

LITTÉRATURE
FRANÇAISEAbecassis ou l'amour
du réfugié
Page F 5LITTÉRATURE
AMÉRICAINELa Cité de Dieu d'Edgar
Lawrence Doctorow
Page F 8

LE DEVOIR

CAHIER
F

LIVRES



ARCHIVES LE DEVOIR

Simenon
en questionQuelle place au juste occupe l'inspecteur Jules
Maigret dans le cœur d'un homme vivant à la
Baie-James au beau milieu des années 1970?JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

Nous sommes à l'époque de la construction des grands barrages. Pierre Caron est responsable des invités d'honneur du chantier, mais il dévore dans ses temps libres les aventures du célèbre inspecteur Maigret. «L'écriture des romans de Simenon m'avait déconcerté par sa vérité, par l'exactitude des mots et des phrases qui s'humilient, s'effacent derrière la très juste représentation de ce qu'ils racontent.»

Caron, il faut le dire, est un lecteur passionné. À ses yeux, l'écriture apparaît comme une nécessité humaine incontournable, au point de nourrir toutes les racines de son existence. Lecteur doublé d'un écrivain, il vient de publier *Mon ami Simenon*, d'une écriture vive et claire, comme celle de son «ami».

Une correspondance

Tour à tour journaliste, écrivain, notaire puis avocat, passionné par l'œuvre de Simenon, ce Québécois se permet un jour d'écrire son admiration au romancier belge. Contre toute attente, ce dernier lui répond. Une correspondance s'engage alors, qui durera onze ans, période au cours de laquelle Pierre Caron, loin d'apprendre à mettre à distance une œuvre, éprouve plutôt le besoin intime de s'en approcher de plus en

plus, tel un papillon attiré par la flamme.

Le passionné dévore d'abord, affirme-t-il, tout Simenon. Plus de 350 livres publiés! Rien de moins. «Puis qu'un lecteur moyen lit, dit-on, environ six livres par année, il lui faudrait trente-cinq ans pour ne lire de Simenon que les romans "durs" et les Maigret publiés entre 1931 et 1972.» Naturellement, ce boulimique lit ce qui touche de près à l'écrivain. Il suit aussi à la trace son parcours réel à travers des voyages en Belgique, en Suisse ou à son ancienne résidence de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, au Québec.

Que disent les lettres que Simenon lui adresse? Peu de choses. Elles sont pour la plupart fort courtes, simples missives de politesse et échange de bons procédés. Pierre Caron croit y distinguer les marques d'une véritable amitié. Quelques rares épîtres plus élaborées touchent, il est vrai, d'assez près à l'écriture et au métier d'écrivain. «Le style ne se forge pas, lui explique Simenon. Il est trop personnel pour cela. Le vrai style est d'écrire comme on est en soi-même et comme on pense. Toutes les astuces littéraires ne sont qu'un vain mot.»

Après plusieurs années, Caron considérait sa «relation avec Simenon comme la plus extraordinaire histoire de [sa] vie à ranger parmi [ses] souvenirs». Tout est question de perception.

Le plongeon Simenon

D'entrée de jeu, cette correspondance avec Simenon apparaît comme un prétexte habile pour mener à bien une entreprise d'introspection sur la passion de la littérature. Le père du commissaire Maigret est jol-

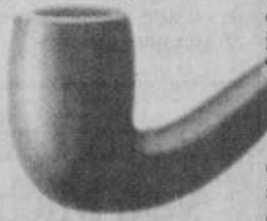
ment campé par Pierre Caron au sein d'une trajectoire littéraire personnelle. Simenon est pour lui ce que fut Ferron pour Victor-Lévy Beaulieu: une occasion de plonger en soi et, tout en cherchant à connaître l'autre, de mieux se situer.

«Je suis né dans les livres et je suis ce que j'ai lu», explique Caron. L'homme n'a pas lu que Simenon, loin de là. Il est né dans les livres, conserve l'image forte d'une mère tournant doucement les pages dans un fauteuil du salon. Il évoque d'ailleurs un livre quasi en ruine mais conservé précieusement dans sa bibliothèque parce qu'il fut dédié à sa mère par le brillant Olivier Asselin.

La passion de la lecture et de l'écriture suffisait à justifier le projet de *Mon ami Simenon*. Hélas! Il semble qu'en chemin l'auteur ait perdu son fil et se soit plutôt convaincu de la nécessité d'établir coûte que coûte son lien d'«amitié» unique entretenu avec l'écrivain belge.

Le voilà ainsi qui narre longuement son unique rencontre avec Simenon. L'écrivain lui aurait alors confié son intention d'en finir avec ses jours, le temps venu. Et sa compagne de l'époque, en aparté, lui aurait à cette occasion affirmé que «monsieur vient de vous faire cadeau d'un secret que nous n'avions confié à personne». Même si Simenon avait effectivement affirmé cela, la thèse du suicide en est-elle prouvée pour autant? Et quelle importance, au fond, si Simenon malade trouva bon de raccourcir ses jours: il y a déjà tant à dire sur la façon dont il vécut.

VOIR PAGE F 2: SIMENON

Le vrai style
est d'écrire
comme on est
en soi-même
et comme on
pense.LE LIVRE NOIR
DU
CANADA ANGLAIS
3L'essai qui a connu le plus de succès
de toute l'histoire du Québec!LE LIVRE NOIR
DU
CANADA ANGLAIS
2LE LIVRE NOIR
DU
CANADA ANGLAIS

• SALON DU LIVRE •

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Petit traité amoureux

Deux mythes ont façonné la sensibilité amoureuse occidentale: Tristan et Iseut, Abélard et Héloïse. La passion fatale et le romantisme tourmenté incarnés par ces deux couples légendaires ont-ils disparu de la carte du tendre? Qu'en est-il du sentiment amoureux aujourd'hui pour la génération des 30-40 ans alors qu'une multitude de dérèglements le lézardent, l'infiltrant, que l'inquiétude n'est plus résorbée par la conquête, que la fidélité n'a plus de preuves et que les certitudes sont atomisées? *Le Chant des poissons rouges* interroge la durabilité de ce sentiment.



Suzanne Giguère

Micheline Morisset, dont c'est le premier roman, arpente le territoire amoureux depuis une dizaine d'années. *États de manque* et *Mots pour séduire*, parus aux Éditions Trois, réunissent des nouvelles émouvantes autour du désir et de la séduction. Originaire de Mont-Joli, l'auteure a signé dans un tout autre registre une passionnante série d'émissions diffusées à la Chaîne culturelle de Radio-Canada et consacrée à Arthur Buies, l'impétueux écrivain et journaliste du XIX^e siècle. Le portrait de cet homme assoiffé de liberté a été publié aux Éditions Nota Bene sous le titre d'*Arthur Buies, chevalier errant*.

«En amour, on tombe toujours»

Dans le décor brumeux du Bas-Saint-Laurent, Grégoire et Francis se souviennent de Louise, leur ancienne amante. De son vivant, elle affirmait que chez l'être humain, rien n'était conçu pour durer et «qu'en amour, on tombe toujours». Le récit à la troisième personne refait à l'envers le parcours de leur relation, qui a duré six ans. L'époque était grisante, ils vivaient tous les trois en accord, tout semblait facile: «Qu'ils en avaient partagé, du temps à discuter, à rire et surtout à ne rien faire qu'être heureux.» Temps suspendu dans l'odeur printanière des arbres en fleurs. Aucu-

ne promesse ne les liait, mais ils n'en espéraient pas moins. «Croire au meilleur et y consentir. Superposer les regards, ouvrir les bras, un peu plus grand. Écouter la cadence des mots de l'amour. S'amuser. Se souvenir de ce don. Déplacer les vies maigres qui manquent d'espace, qui s'atrophient, qui quittent la route faite de rires et d'étoiles.» Parce qu'on a très peu de temps dans la vie. Et que, fatalement, la brise un jour charrie l'ombre.

Un jour, Francis part en douce, non pas en raison de mésestime ou de lassitude mais par crainte qu'avec le temps la magie s'épuise, la part de mystère s'émousse. «Avait-il craint de trop les aimer, d'avoir besoin d'eux? Il est des gens que le bonheur effarouche.» Le triangle amoureux rêvait d'une passion sans faille, réclamait d'être étonné, toujours. Fragile comme une porcelaine, il se brise. Louise et Grégoire ressemblent à deux chats blessés, en boule l'un sur l'autre. Ils feignent la légèreté, font semblant. Rétrécis par la peine amoureuse, leurs mains ne se rejoignent plus. «Comment se comporter avec l'absence?» Muets et solitaires comme les poissons rouges dans l'aquarium du salon, ils se séparent. Chagrins et fureurs s'em mêlent. Grégoire prend une année sabbatique, Louise se met à peindre parce qu'elle sait que les couleurs, «ça fait battre le cœur».

Vidés de leur innocence, ils ne peuvent vivre longtemps loin des envies du cœur. De nouveau, les

visages s'additionnent, la vie se recompose, la soif, le désir encore... Les rires des enfants qui s'amuse ramènent Grégoire «aux heures glorieuses de l'été [...], à la nécessité d'écouter sa fougue et ses emportements». À Pointe-au-Père, sous des trouées de ciel lavande, Louise, adossée au phare, respire de toutes ses forces et s'appuie sur un souvenir réconfortant: «Il existe des hommes qui se réveillent la nuit pour nous aimer, leurs baisers nous traversent, nous renversent puis, plus tard, leur absence nous tient éveillées. On n'oublie jamais le mouvement des corps quand ils se sont penchés sur nous.»

Roman hybride

Dans ce roman lent et méditatif, plein de silence et de mélancolie, où le présent et le passé se chevauchent, la romancière s'avance dans le territoire de l'intime. Il lui suffit d'un mot, d'un incident, d'une furtive impression, pour toucher l'enfance de ses personnages. «C'est toujours dans les yeux qu'on déchiffre l'enfance, qu'on comprend si les voyages dans les boîtes de carton ont gagné la rive ou pris l'eau.» L'enfance heureuse de Grégoire quand il

dessinait des alligators souriants et des éléphants avec des oreilles volantes. L'enfance de Francis tatouée de secrets clairs-obscur, auprès d'un père morutier et d'une mère qui, «suspendue au fleuve, mangeait ses mèches de cheveux en suppliant les marées de protéger son homme». L'enfance blessée de Louise recouverte par le désespoir d'une mère alcoolique et d'un père muet.

À la fois fiction et réflexion, petit traité sur la fascination amoureuse, *Le Chant des poissons rouges* témoigne d'une prise de parole féminine lucide et sensible. Micheline Morisset a su trouver le ton juste, parfois poétique, pour parler de la fragilité et de la force du sentiment amoureux. Le roman est écrit avec minutie et une grande liberté rythmique. Sa petite musique ne nous quitte pas. À relire pour la palpitation secrète de ce texte profond, sa tendresse et sa délicatesse.

LE CHANT DES POISSONS ROUGES

Micheline Morisset
Québec Amérique, collection «Littérature d'Amérique»
Montréal, 2003, 104 pages



Micheline Morisset

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une mémoire au quotidien

NAÏM KATTAN

Une femme accompagne son mari malade à une clinique près d'une ville où elle a passé son enfance. La mort guette et sa vie revient à la surface en une suite désordonnée de fragments: sa première rencontre avec son mari, leur amour, la naissance de leur fils. Elle se rend à la clinique, observe la chute de son mari puis son retour à la vie. Au long de la journée, elle reprend connaissance de la petite ville méditerranéenne, revoit le paysage, les maisons, les habitants vieillissants. Elle assiste à la projection d'un film tourné dans cette ville depuis longtemps et lit sur

les visages la jeunesse de ceux qui ont subi le passage du temps.

Elle retrouve, par hasard, Gabriel, son amour d'adolescence. Lui aussi a vieilli: mari, veuf, père et grand-père. Ils n'avaient pas vécu leur amour sauf dans l'émotion du silence, un amour enfoui dans la mémoire et qui resurgit du fond des années, vif et, encore une fois, irrésistible. Elle passe une heure avec lui, le quitte pour rejoindre son mari à la clinique. Celui-ci quitte la chambre de l'institution, s'éloignant de l'antichambre de la mort, retourne à sa maison et à l'intimité du couple.

Écrit dans l'émotion de l'érosion qu'exerce le temps, ce livre

nous touche par l'expression de la résistance à la mort, par les palpitations entêtées des jours et par l'affirmation de la victoire de la vie. La mémoire persiste et est présente sur les visages plissés des compagnons d'enfance et de jeunesse.

Marie Rouanet résiste à la nostalgie. Son amour de jeunesse est encore là. Elle ne le vit pas davantage dans un corps vieillissant que dans celui d'antan, qui s'éveillait à la sensualité. La vie

déjà faite résiste à l'opacité, la dissolution dans un passé non réalisé. Cette vie s'est épanouie dans un amour qui résiste au temps et, par conséquent, à la langueur. L'amour éprouvé mais non vécu s'ajoute à celui qui persiste, en devient une dimension. Un beau livre.

ANNÉE BLANCHE

Marie Rouanet
Albin Michel
Paris, 2003, 188 pages

Richard Héту
LETTRE OUVERTE AUX ANTI-AMÉRICAINS

Un portrait des États-Unis qui vous étonnera

vlb éditeur

ROMAN QUÉBÉCOIS

Jubilatoire et inventif Poirier

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

Enhardi par l'accueil favorable réservé à son premier roman, *La Tête de Philippi*, Philippe Jean Poirier revient à la charge avec *L'Amour est un cargo sans pilote*, la suite des expériences amoureuses et existentielles de son anti-héros aux yeux vairons. L'ingénieur de formation, qui refuse toujours d'«ingénieur» prétextant quelques dizaines de romans urgents à écrire, n'a rien perdu de ce ton impudique et malicieux, voire irrévrencieux, qui avait lancé ses premières expériences littéraires.

Fidèle à sa quête de l'amour et de l'amitié avec de grands A, Philippi a néanmoins délaissé son rêve d'être «une bonne personne» et projette cette fois de devenir le prochain «Éminent de la poésie». C'est ainsi que, du jour au lendemain, il décrète, avec l'intransigeance qu'on lui connaît, qu'il sera poète ou rien. Et pas de n'importe quelle eau, il sera un poète pugiliste, «pour éveiller un peu vos sens, pour injecter un peu de vie dans votre chair! Et vlan!».

Sans boulot, négligé et insouciant, Philippi a alors tout son temps pour rêver en paix sa vie amoureuse qui souffre d'un sérieux décalage avec la réalité. Entre Magali, militante déhurrée et impudique, et Juliette, pucelle sage et chaste, son cœur tangue dangereusement. Puisque la première est incapable d'aimer et que la seconde se réserve à l'homme de sa vie, l'amoureux transi se verra forcé de naviguer en eaux troubles. Le prétexte est parfait pour plonger de nouveau dans la

tête d'un Philippi déchainé, qui laisse libre cours à ses plus folles élucubrations par le biais d'une amusante, mais un peu facile, métaphore maritime.

Roman d'apprentissage, *L'Amour est un cargo sans pilote* est porté tout entier par l'imaginaire débridé d'un Philippi qui aime se gargariser, parfois jusqu'à l'excès, de son univers intérieur. Un penchant que l'on reconnaît aussi chez son auteur, qui multiplie les plongées sans filet dans les pensées de son alter ego à la franchise démesurée. Il en résulte une autofiction dense, qui part dans toutes les directions, mais que Poirier, solide à la barre, réussit généralement, souvent in extremis, à mener à bon port.

Ne reniant pas une certaine filiation avec les étoiles de la jeunesse montante québécoise telles que Guillaume Vigneault et Stéphane Bourguignon, la vulgarité en plus, P. J. Poirier n'en demeure pas moins extrêmement critique envers lui-même. Miroir de son autodérision, Philippi, lui, ne se prive pas de le rabrouer en décrétant: «Oh, il y a aussi si ce... P. J. Poirier? Un peu dans le même genre. Sauf qu'il ne sait pas écrire, le con!» Et s'il est vrai que la langue crue de l'ingénieur souffre encore d'inexcusables coquilles, son ton jubilatoire et inventif mérite amplement qu'on s'attarde à son travail, une fois de plus.

L'AMOUR EST UN CARGO SANS PILOTE

Philippe Jean Poirier
Stanké
Outremont, 2003, 226 pages

LES ÉDITIONS POINT de FUITE

Emmanuel Aquin
Laurent Chabin
Olivier Duculot
Berthe Fouchier-Axelsen
Martin Grange
Paul Labonne
Noël Laflamme
Arnaud Nicolai
Richard Ramsay & Brigitte Purkhardt
Jacques G. Ruelland
Cyrille de Sainte Maréville
Robert Tessier
Dominic G. Turgeon
Andrée Yanacopoulo

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2003

Venez rencontrer nos auteurs au kiosque Fides (#671)

www.pointdefuite.com

Prix littéraires du Gouverneur général

Littérature jeunesse - illustrations

RECETTE D'ÉLÉPHANT À LA SAUCE VIEUX PNEU

Virginie Egger
Les 400 coups

Venez la rencontrer au Salon du livre de Montréal samedi 15 novembre à 14h, stand 660.

« Un collage! Un éléphant! Un vieux pneu! »

Voilà la recette d'un succès servi à la sauce piquante Virginie Egger. Un talent indéniable et surprenant! Bravo! Un incontournable du livre pour enfant. »

Commentaires du jury

Abonnez-vous à *Lettres québécoises* la revue de l'actualité littéraire et recevez en prime Le don d'Auguste de Micheline La France

Prix France-Québec Philippe-Rossillon 2001, (valeur 21 \$) avec un abonnement à *Lettres québécoises*

Les prix sont toutes taxes comprises

1 an / 4 numéros
Individu Canada 20 \$ Étranger 25 \$
Institution Canada 25 \$ Étranger 30 \$

2 ans / 8 numéros
Individu Canada 35 \$ Étranger 45 \$
Institution Canada 45 \$ Étranger 55 \$

3 ans / 12 numéros
Individu Canada 50 \$ Étranger 70 \$
Institution Canada 70 \$ Étranger 80 \$

Entrevue: Madeleine Gagnon

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____ TÉL. _____
CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
NO _____ EXP. ____/____
SIGNATURE _____ DATE _____

Retourner à: *Lettres québécoises*
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-95-18 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

• SALON DU LIVRE •

POLAR

Un policier amateur

Dans Le libraire a du flair, Montréal est présenté avec autant d'insistance que s'il s'agissait d'un protagoniste

SOPHIE POULIOT

Un libraire qui rêvait d'être écrivain, Richard King, fondateur de Librairie Paragraphe Bookstore, a écrit l'histoire d'un libraire qui rêvait d'être détective. Le résultat de cette quasi-mise en abyme est un roman policier dont le héros est le propriétaire d'une boutique de livres montréalaise. Une première œuvre dont le contenu s'avère plus concluant que le contenant. C'est à l'université McGill qu'aura lieu le meurtre déclencheur. Un réputé professeur d'histoire, tombeur de ces dames à ses heures, est trouvé mort dans son bureau. Celui qui l'a trouvé, Sam Wiseman, libraire qui venait réclamer son dû à feu son client, se retrouve donc au beau milieu de l'enquête policière menée par son ami le sergent-détective Gaston Lemieux.

L'assassin est-il un collègue dont le livre devait faire l'objet d'une critique négative de la part du défunt, une élève que l'enseignant aura voulu séduire avec un peu trop d'ardeur, une maîtresse délaissée ou une professeure plagiariaire? Les suspects abondent, leurs témoignages sont incomplets et les indices, bien imaginés par l'auteur, se prêtent à plusieurs interprétations.

Cependant, sans avoir lu l'œuvre originale, *That Sleep of Death*, l'on devine que la traduc-

tion de François Barcelo est extrêmement littérale, jusqu'aux «I said» suivant les répliques du narrateur, qui deviennent systématiquement «j'ai dit» plutôt que «ai-je dit» ou quelque autre expression équivalente: «*Ta sœur est vraiment très bien, j'ai dit en sachant [...]*». Si cette gaucherie est délibérée, histoire de prêter au narrateur un accent anglophone, il aurait fallu que le stratagème s'étende à d'autres éléments du texte par souci de cohérence, ce qui n'est pas le cas. Notons par ailleurs que le terme «Canadien français» utilisé pour désigner les Québécois ou Canadiens d'expression française apparaît singulièrement désuet au cœur d'un ouvrage qui se veut contemporain.

Le suspense tant attendu ne se retrouve qu'en fin de parcours, lorsque l'enquête se resserre et que son dénouement devient palpable

Bref, on ne lira pas *Le libraire a du flair* pour sa forme car, dans sa version française à tout le moins, le roman est dépourvu de style ainsi que de l'humour dont la version originale, comme le laissent supposer plusieurs phrases, était sans doute teintée.

De plus, lorsqu'on lit, en quatrième de couverture, qu'il s'agit d'«un roman policier à saveur very montréalaise», l'on ne peut soupçonner à quel point ce «very» est en dessous de la vérité. Plus encore qu'un simple lieu où se déroulerait l'action, la ville est présentée avec autant d'insistance que s'il s'agissait d'un protagoniste. Les digressions touris-

tiques ou encore personnelles du narrateur — qui raconte, notamment, la façon odieuse dont il se comporte avec sa jeune amante qui l'aime et envers laquelle il n'éprouve pas d'amour — ont l'effet néfaste de diluer le suspense qu'un lecteur recherche dans un roman policier.

Ce suspense tant attendu, le lecteur ne le trouvera qu'en fin de parcours, lorsque l'enquête se resserre et que son dénouement devient palpable. Car l'intrigue est suffisamment bien construite pour que le lecteur ne découvre pas — bien qu'il puisse avoir des soupçons — avant les détectives qui est le coupable. Le nombre de suspects est considérable, ce qui permet quelques revirements ainsi qu'un lot de questionnements quant à l'identité du tueur. Qui plus est, et c'est une des principales qualités du roman, les personnages sont bien étoffés, complexes et nuancés.

L'éditeur, dans le communiqué de presse, annonce l'intention de l'auteur de rédiger un second roman mettant en scène ces mêmes protagonistes. Cela expliquerait les nombreuses lignes consacrées à décrire la famille du libraire et celle de l'inspecteur, en plus de justifier le fait qu'aucune conclusion ne soit apportée quant aux péripéties ayant agité la vie amoureuse du héros tout au long du récit.

LE LIBRAIRE A DU FLAIR

Richard King
Traduit par François Barcelo
Libre Expression
Outremont, 2003, 376 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

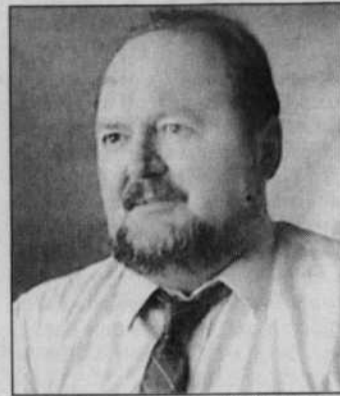
Des fables contemporaines

Un livre plein de grâce et d'esprit signé Alain Gagnon

SOPHIE POULIOT

Alain Gagnon, connu pour ses romans, ses nouvelles, ses poèmes et ses contes, aborde encore, dans son tout dernier ouvrage, un nouveau genre: la fable. Celle-ci, selon l'auteur, «*ressemble en tous points [au conte], sauf qu'il vous y faut au moins une opinion, en filigrane dans le récit. [...] Le fabuliste n'est-il pas un ahuri qui réclame de l'ordre au chaos? Il tente d'y insérer, d'y forcer, sinon une éthique, au moins une manière de voir [...]*». Conformément à cette définition, les récits réunis sous le titre de *L'iceberg de Lou Morrison* sont empreints de considérations politiques, sociales et humaines dont fait trop rarement état la littérature de fiction. Et ce n'est là qu'un des mérites que possède l'ouvrage d'Alain Gagnon.

Les thèmes abordés dans ce recueil sont multiples, mais les méandres de la psyché humaine y trouvent certes une place de choix. Seront décrits les visions du monde d'un enfant autiste et d'un schizophrène, les comportements d'un individu drogué par ingestion abusive de comprimés variés, d'un autre forcé par autrui à recourir à la médication pour cause de rire excessif, d'une victime de l'alzheimer, d'un artiste, enfin, qui croit n'avoir aucune identité à force d'emprunter celle des autres en les imitant. Le tout est livré avec beaucoup de finesse et la fable mettant en scène le schizophrène — ne citons pas le titre, afin de ménager son effet — s'avère particulièrement étonnante.



TRAIT D'UNION

Alain Gagnon

S'il faut nommer une autre ligne directrice orientant ces nouvelles, mentionnons que quelques-unes d'entre elles dénoncent l'hypocrisie arriviste et l'incohérence existant entre les propos, les idées et les agissements des décideurs ou des militants, quelque noble que soit la cause qu'ils affirment défendre. Par exemple, dans *Népe ou l'enterrement de première classe*, le maire d'une petite ville mène une lutte acharnée afin que l'on cesse de vider la région de ses matières premières sans que celle-ci jouisse des fruits de leur transformation. Or ce preux maire battra en retraite lorsqu'il se sera senti aimablement méprisé par les véritables détenteurs du pouvoir, rien à voir avec la gloire modeste mais constante associée à la mairie municipale.

Bref, ce dernier ouvrage d'Alain Gagnon ne manque pas d'intérêt. Puisque l'auteur s'est

donné le mandat, à travers ses fables, de transmettre quelques opinions quant à différents sujets, on s'étonne moins des commentaires acerbes formulés à propos, notamment, de l'UNÉQ, du NPD et des acheteurs de nouvelles antiquités usinées censées rappeler le terroir. Quant aux véritables prises de position à l'égard de la discrimination dont sont victimes les personnes pauvres, de la surmédication, du conformisme à tout prix et d'autres attitudes modernes discutables, elles savent éviter le piège du moralisme grossier.

Si les histoires contenues dans ce recueil sont intéressantes, en plus de soulever des questionnements éthiques et de véhiculer des critiques sociales pertinentes, elles sont aussi superbement écrites. Le vocabulaire recherché d'Alain Gagnon ainsi que les images tantôt colorées, tantôt évocatrices que suggèrent ses phrases assurent un surcroît de plaisir aux lecteurs de *L'iceberg de Lou Morrison*. «*J'y glisse avec l'aisance d'un habitué qui sait trouver confort, respect et whisky à l'autre extrémité de ce voyage initiatique pour Ulysse fessu.*» Un ouvrage plein de grâce, mais surtout plein d'esprit.

L'ICEBERG DE LOU MORRISON
Alain Gagnon
Trait d'union
Coll. «De quoi rêver»
Montréal, 2003, 166 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Anamorphoses d'un passé

THIERRY BISSONNETTE

De Saint-Victor-de-Beauce à Trois-Rivières et Québec, puis d'un long séjour en Ontario vers Montréal, la vie de Robbert Fortin évoque l'errance de son cheminement poétique, trajet fondé sur une identité précaire, recherche tantôt claudicante et tantôt accélérée d'une voix personnelle. Ces sinuosités de l'accession à la parole marquent les recueils publiés par Fortin depuis 1994, où se mêlent révolte et spiritualité, scories de l'ici-bas et soupçons d'une autre lumière.

Après *L'Aube aux balles vertes* et *Les Nouveaux Poètes d'Amérique*, deux livres au désespoir vindicatif, Fortin poursuit dans des tonalités légèrement diffé-



L'HEXAGONE

rentes. Moment d'arrêt, d'introspection et de réminiscences, le diptyque *La Lenteur, l'éclair* est conçu comme un regard de l'écrivain sur une décennie de sa

vie (1960-1970), sans pour autant tomber dans la nostalgie d'un récit de vie versifié. L'auteur, autobiographe, déconstruit arbitrairement sa vie dans ce «*journal de poèmes*», cherchant en elle matière à recueil ainsi que des prétextes pour une lente éclaircie du présent.

Non sans paradoxe, le lecteur assiste d'abord aux ténèbres originelles et au souvenir d'une naissance qui jette le poète au monde comme «oiseau aveugle» et comme orphelin: «*un astre crevé dans l'arbre sec / un son tordu par la salive du ciel / il apprit à faire ses adieux à la lumière.*» Condamné à reprendre sans cesse sa naissance, «*homme qui se refait / un jour de sa nuit*», Fortin fait ensuite de chaque poème la peinture et la transfiguration d'un moment vécu, qu'on chercherait vainement à ramener à l'anecdote puisqu'il s'agit plutôt de talismans miniatures contre les griffes du présent. Obsédée par l'os autour duquel la chair tourne, cette quête d'élevation comportera de nombreuses chutes, d'où son étrange alliage de ferveur et de prosaïsme justifiant presque les menues inégalités du recueil.

Dans un second volet plus court, *L'Eclair, le poème* se rapproche d'un tableau gestuel, avec le renfort de quelques expérimentations typographiques. Plus instantanés, d'apparence parfois gratuite, les textes de cette partie sont une autre forme de mise à nu, où, sous les aléas du pinceau, une présence au monde pleine de révérence et de trouble se révèle: «*Je veux voir / ce que la vie contient / quand le vide compte / ses pas jusqu'à la lumière.*»

Tâchant par ce recueil profus et contrasté d'épurer son existence, Robbert Fortin n'en laisse pas moins flotter des imperfections, failles rythmiques et maladresses qui, étonnamment, épousent le mouvement général de ce «*dangage d'innocence roué d'incertitudes*», où l'accident fait bel et bien partie de la course. D'autre part, le motif biographique peut carrément devenir un obstacle, puisque *La Lenteur, l'éclair* est lisible dans son autonomie et que le fil narratif, souvent ténu, gêne à certains moments la lecture plus qu'il ne contribue à sa cohérence. Chose certaine, cette poésie — dont la maturation ne cesse d'étonner depuis quelques années — nous confronte à une humanité palpable, audacieuse et souffrante, loin des huis clos d'esthètes et des pirouettes auprès des jurys.

LA LENTEUR, L'ÉCLAIR
Robbert Fortin
L'Hexagone
Montréal, 2003

ÉLISE TURCOTTE



Toutes nos félicitations à Élise Turcotte, gagnante du Prix du gouverneur général 2003 pour son roman

La maison étrangère

«[...] l'art est dans le mot, dans l'image, dans le rythme de chaque phrase, sa musicalité.»

Guillaume Bourgault-Côté, *Le 3000*

(514) 524-5558, lemeac@lemeac.com

© Gilles Robitaille

La passion de la poésie

LOUISE WARREN
soleil comme un oracle



● L'HEXAGONE

Poésie • 80 p. • 14,95 \$

● L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

ROBBERT FORTIN

la lenteur, l'éclair



● L'HEXAGONE

Poésie • 152 p. • 18,95 \$

• SALON DU LIVRE •

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Éliette Abecassis
ou l'amour du réfugiéCAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Pour écrire son dernier roman, Éliette Abecassis a mis de côté le sujet qui lui avait inspiré ses deux romans précédents: les manuscrits de la mer Morte.

C'est sur le quai d'une gare française que se déroule son dernier roman, *Clandestin*, paru chez Albin Michel. Jeune Française qui étudie le droit, l'héroïne y est touchée par le sort d'un immigré clandestin qui lui fait de l'œil en chemin.

C'est l'occasion de poser un regard sur l'univers des immigrants clandestins d'Europe, ceux-là mêmes auxquels on refuse de plus en plus le droit d'asile et qu'on parque dans des camps en attendant que leur cause soit entendue.

En entrevue, l'auteur, qui participe cette année au Salon du livre de Montréal, affirme d'ailleurs avoir puisé son inspiration à même un incident survenu dans le camp de Sangatte, en Normandie.

«On est en train de durcir le ton et d'harmoniser les lois européennes pour essayer de contenir les droits des réfugiés, dit-elle. Ce qui est inquiétant, c'est le recul du droit d'asile, ce droit fondamental.»

Éliette Abecassis ajoute que partout en Europe, «les consignes vont de plus en plus dans le sens de ne pas accepter les étrangers.»

Le clandestin qu'Éliette Abecassis dépeint dans son livre pourrait être inspiré de person-



SOURCE ALBIN MICHEL

Éliette Abecassis

nages réels que l'auteur a croisés au cours de sa vie. Ainsi, elle se souvient de l'histoire d'un Colombien qui avait été clandestin en France durant 13 ans ou de cet autre dont la famille avait été décimée en Afrique et qui se retrouvait dans une situation de clandestinité, sans moyens pour survivre.

Roman très court et impressionniste, *Clandestin* évoque tout de même l'extrême précarité dans laquelle vivent les réfugiés, qui peuvent tenter de fuir et de s'évader au péril de leur vie.

«Il y a de plus en plus de camps de transit, où on parque les réfugiés en attendant. Et on ne sait pas très bien que faire des exilés. Ils transitent par ces camps et es-

saient de passer avec des passeurs vers l'Angleterre.»

Selon Éliette Abecassis, l'Angleterre n'est pas non plus l'eldorado qu'on croit pour les réfugiés, notamment depuis qu'on tente d'harmoniser toutes les lois européennes en la matière. En Europe, les problèmes de ces migrants qui fuient leur pays pour des raisons diverses figurent sans cesse dans l'actualité, avec les bavures policières qui les accompagnent.

Mais c'est de l'autre côté de la frontière, parmi les citoyens de bon droit, que se trouve l'héroïne de *Clandestin*, prise par son ambition, qui lui dicte d'appuyer ces politiques antiréfugiés mais qui est aussi émue du sort de ce réfugié qu'elle croise dans un train.

«J'ai travaillé pendant un an pour un homme politique, dit-elle. Je l'ai aidé à faire sa campagne [...]. Je connais cet esprit de l'administration publique qui veut absolument mettre les gens dans des cases.»

Avec *Clandestin*, Éliette Abecassis rompt avec le genre du thriller théologique qui l'avait inspiré par le passé. Son dernier roman est plutôt une œuvre toute en évocation, une démonstration de l'humanité commune à tous les êtres humains.

CLANDESTIN

Éliette Abecassis
Albin Michel

Paris, 2003, 150 pages

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Malade de littérature

JOHANNE JARRY

Est-ce pour se porter à la défense de la «grande» littérature que le jury du Médicis étranger a décerné son prix au roman *Le Mal de Montano*, de l'écrivain espagnol Enrique Vila-Matas? Dans ce livre, visiblement celui d'un fervent lecteur, un homme lutte «contre la destruction de la littérature» en ne vivant qu'à travers elle.

Qui est Montano? Un écrivain en panne d'écriture, fils d'un éminent critique littéraire qui souffre d'une «manie maladive de tout voir à partir de la littérature». Le premier se plaint de ne pouvoir écrire, le second, d'une incapacité à vivre autrement que par et avec les livres. Un chapitre plus tard, on comprend qu'ils sont les sujets de la nouvelle *Le Mal de Montano*, œuvre d'un narrateur visiblement atteint du même mal que ses personnages mais qui finit par accepter son sort. «Je me demande pourquoi je serais si bête et ai cru pendant si longtemps que je devrais éradiquer mon mal de Montano alors que celui-ci est la seule chose précieuse et vraiment confortable que je possède. Je me demande aussi pourquoi je dois me repentir d'être si littéraire alors que, tout compte fait, la littérature est le seul moyen de parvenir à sauver l'esprit à une époque aussi déplorable que la nôtre.»

Seul ou accompagné de sa femme et d'un ami, ce malade de littérature entraîne le lecteur dans ses déplacements physiques et littéraires. De Lisbonne à Valparaiso en passant par Barcelone, le narrateur s'absorbe dans la lecture des journaux d'écrivain (Kafka,

Gombrowicz, Gide, Michaux, Pavese). Il pense au *Monsieur Teste* de Valéry. Il se met dans la peau de Robert Walser, imagine des conversations avec Robert Musil, à qui il fait dire qu'il aimerait «poser des bombes contre les faux écrivains, contre les fripouilles qui contrôlent l'industrie culturelle, contre les émissaires du néant, contre les porcs».

Le sujet principal du roman d'Enrique Vila-Matas est donc la littérature et ceux qui la font. Son livre brille d'intelligence, indéniablement, mais il pourrait donner le tournis au lecteur qui n'a pas lu tous les livres cités, analysés, repensés par son narrateur expert.

Un peu étourdi par cette somme de connaissances, il aimerait rappeler au narrateur ce passage cité dans *Le Métier de vivre* de Cesare Pavese: «Quand j'ai refermé le livre, je me suis dit que la littérature ne peut nous enseigner des méthodes pratiques, des résultats à obtenir, mais seulement les positions. Le reste est une leçon qui ne doit pas s'extraire de la littérature: c'est à la vie de l'enseigner.» Voilà, avance-t-on (timidement), ce qui manque un peu à ce livre érudit: la vie, sans laquelle les livres n'existeraient pas.

Une œuvre aussi dense et aussi codée pourra-t-elle convaincre qui ne l'est pas de l'importance de la littérature? On peut en douter. Toutefois, quand on voit le peu d'importance qu'accorde le gouvernement québécois aux livres et à leur accessibilité en réduisant les budgets alloués aux bibliothèques scolaires, aux éditeurs et aux librairies, on espère voir le mal de Montano se répandre comme une épidémie...

Le lecteur curieux de l'univers littéraire d'Enrique Vila-Matas peut aussi lire *Bartleby et compagnie* et *Étrange façon de vivre*, récemment publiés dans la collection de poche «10/18». Dans le premier, un écrivain traumatisé se passionne pour des récits inaboutis et leurs auteurs, une obsession littéraire qui fait écho au livre *Le Mal de Montano*. Quant au second roman, il y est question de la vie étrange d'un écrivain alors qu'il prépare une conférence qu'il doit présenter en soirée.

LE MAL DE MONTANO

Enrique Vila-Matas
Traduit de l'espagnol
par André Gabastou
Christian Bourgois
Paris, 2003, 399 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

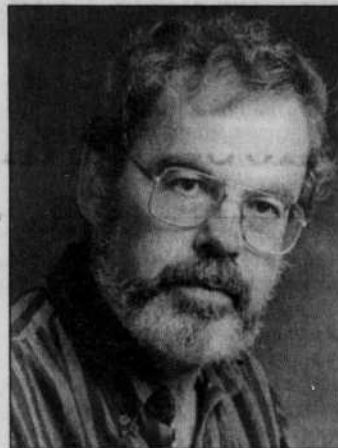
Pâle caractère

CHRISTIAN
DESMEULES

Auteur d'une biographie romancée de Jacques Cartier, de récits et de quelques recueils de nouvelles, André Berthiaume roule sa bosse depuis une quarantaine d'années dans nos milieux littéraires. Il était jusqu'à récemment professeur de littérature à l'Université Laval. La plupart des 22 nouvelles des *Petits caractères* ont d'abord paru dans des revues entre 1987 et 2003, souvent dans *XYZ* — dont l'auteur est depuis longtemps membre du collectif de rédaction.

André Berthiaume emprunte quelquefois au «réalisme magique» et il arrive que ses nouvelles possèdent une chute inattendue ou que quelque chose y bascule. Ainsi, dans *Le Petit Arbre*, la promesse de minimalisme et de respiration retrouvée qu'offre un bonsai se mue en passion envahissante pour son nouveau propriétaire.

Sinon, il y a la mort, l'ennui, le temps qui passe. Parfois, de trop courts instants de bonheur sans illusions, des fulgurances ou des renversements... Toute une série de petites nouvelles noires à l'intrigue facile, voire superficielle (*L'Arrière-cour*, *Le Jour du saigneur*). Une littérature du dimanche, pratiquée pour tromper l'ennui — ou du «dimanche soir», comme il le suggère lui-même. Des impressions de la ville de Québec sous les saisons, les échos de quelques voyages. Ainsi la capitale française est-elle évoquée à gauche et à droite, prétexte à des épisodes d'une stupeur bien québécoise à l'égard de Paris — l'habituelle béatitude figée. Ou encore ce compte



SOURCE XYZ

André Berthiaume

rendu méticuleux et terriblement ennuyant d'un voyage organisé (*Le Voyage organisé*).

Assemblage disparate de nouvelles écrites parfois à une quinzaine d'années d'intervalle, le recueil d'André Berthiaume souffre (et sans doute était-ce prévisible) d'un manque manifeste d'unité. Il s'agit d'un détail sans importance si la qualité était au rendez-vous... Or le plaisir de la lecture s'affaiblit de nouvelle en nouvelle, jusqu'à ce qu'on accélère le rythme, pressé d'en finir avec un recueil qui semble répondre plus à un besoin primaire de compilation qu'à une réelle nécessité littéraire. Sinon celle, comme il le propose, de «déposer quelques mots sur les silences».

LES PETITS CARACTÈRES

André Berthiaume
XYZ, coll. «Romanichels»
Montréal, 2003, 136 pages

MARCEL DESCHÊNES

L'ART DE QUI ?

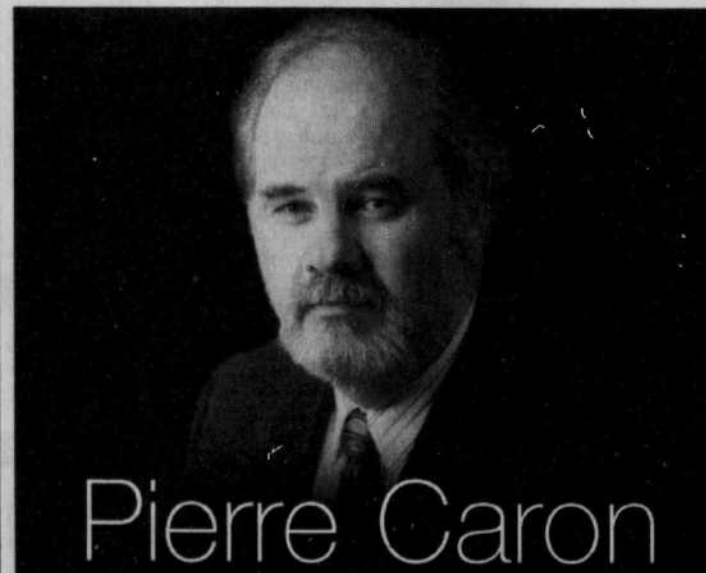
ANALYSE ET DESCRIPTION
CHIFFRÉES DE CE QUI
NOUS TIENT LIEU DE
MARCHÉ DE L'ART

Dans cet essai, Marcel Deschênes ose enfin écrire publiquement ce que tout le monde avoue seulement en privé. Oui, c'est vrai, les artistes vont mal, les artistes

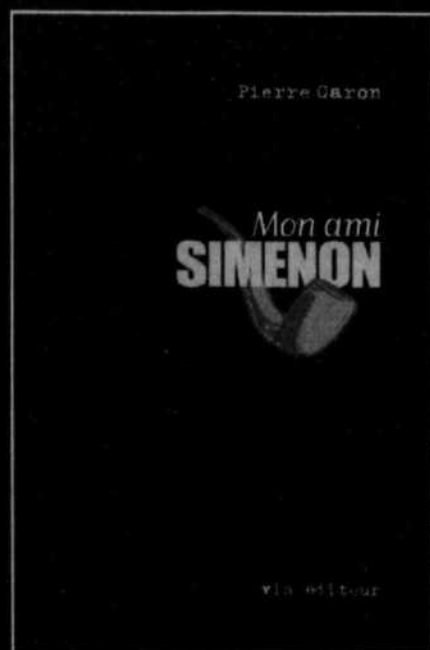
vivent pauvrement, mais ce n'est pas en les subventionnant pour qu'ils «jouent

tout seuls dans leur coin» qu'ils iront mieux. Car c'est tout le domaine de l'art visuel qui va mal au Québec.

176 pages • ISBN 2-89606-001-4 • 18,95 \$

LES ÉDITIONS
VARIA WWW.VARIA.COM

Pierre Caron

Un portrait inédit d'un des grands
écrivains du XX^e siècleL'histoire d'une amitié nourrie d'une
passion commune: la littérature

vib éditeur

Autour du monde
avec Ulysse
Sylvie et Alain SoulatEssayez de suivre
cette famille
peu ordinaire:
4 continents,
35 pays,
65 000 kilomètres
en 6 ans.Stanké
DE QUÉBEC MEDIAAU SALON DU LIVRE de MONTRÉAL
L'ANIMATION
C'EST AU STAND DE
LANCTÔT ÉDITEUR
QUE ÇA SE PASSE !VENEZ RENCONTRER
NOS AUTEURS :Jeanette Biondi et
Pierre Gauvreau,

Alain Denis, Raymond Cloutier,

Jean-Philippe Bergeron,

Marie Gaudreau,

Marc Pigeon, Fabienne Roitel,

Lyne Dunberry,

François Grégoire,

Raymond Lévesque,

Jean Charlebois,

Mario Lirette, Line Beauchesne,

Dany Laferrière, Sylvie Bernier,

Louise Bombardier,

Luc Fournier,

Josette Trépanier, Jésus.K.,

Yves Gosselin, Francine Nadon,

Pauline Gélinas,

Anne-Marie Savoie,

Michel Chartrand et

Fernand Foisy,

Louise Anne Bouchard,

Marcel Godin,

Carmel Dumas, Sylvain Rivière,

Paul Piché, Jacques Ferron,

par son fonds littéraire,

Andrée Parent et le collectif

Contre la guerre,

dont Louise Portal, Jici Lauzon,

Geneviève Bilodeau,

Chantal Francke,

Charlot Armen Daghljan,

Armand Vaillancourt,

Patrice Godin, Denis Trudel,

Deano Clavet, Jean Airoidi,

Joe Bocan, Catherine Durand,

Jean-Claude Poitras,

Louisette Dussault,

Natalie Choquette,

Geneviève Brouillette,
Soraya Benitez, Jocelyne Cazin,
Michèle Deslauriers,
Karen Young,
Claire Varin, Frédéric Back
et plusieurs autreset découvrir tout notre fonds
dans le grand ensemble de
PROLOGUELANCTÔT LA PETITE MAISON
ÉDITEUR DE LA GRANDE LITTÉRATURE

SALON DU LIVRE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La veine caustique

Éric Chevillard est le meilleur héritier
des Éditions de Minuit, la maison qui osa Beckett et Pinget

GUYLAINE MASSOUTRE

Qui ne connaîtrait pas *Le Vaillant Petit Tailleur* et l'humour incongru d'Éric Chevillard, né en 1964, manqueraient le meilleur héritier des Éditions de Minuit, la maison qui osa Beckett et Pinget. Chaque ouvrage de Chevillard est à lui seul une petite fête, un monument tout aussi discret que bizarre de rire et de sarcasme.

Sa perle, cette fois-ci, le romancier la dénêche dans les contes des frères Grimm, «écrits populaires parfaitement ineptes qu'ils tenaient pour la plupart de la vieille servante de leur ami le pharmacien Wild, bavarde et puérile grand-mère, radoteuse autant que l'Ancien Monde dans le Nouveau, prénommée Marie, mais aussi des veuves oisives du village de Kassel, Dorothea Viehmann et les sœurs Hassenpflug, pour ne citer que ces trois hystériques, et d'autres sources encore, plus ou moins complémentaires ou contradictoires».

Voilà, d'entrée de jeu, l'histriion de littérature sortant son habit de clown et transformant notre univers en cirque grotesque. Il faudrait s'arrêter sur chaque page, pour savourer son art de ferrailleur, tel Don Quichotte contre les moulins à vent. Car il guerroye, ce satané écrivain, avec une verve intarissable, une imagination paradoxale, un sens du déboisement hors de l'ordre logique (par la bande, l'anacoluthie ou le lapsus) qui ne laisse pas de surprendre. Et qui rappelle le rebondissement Diderot de *Jacques le fataliste*.

Evidemment, Chevillard ne se contente pas de ricaner. Tout en dérivant sur cent anecdotes, ses

sujets de dérision et de ridicule — oui, il y a chez lui quelque maniérisme de la phrase incidente, du coq-à-l'âne et de la digression —, il règle un compte avec le monde littéraire, médiatique, politique... allons-y, de cercle en cercle, sa vague critique se répand. Quelle mouche l'a piqué?

L'écrivain sarcastique

Le conte des frères Grimm met en scène une horde de mouches se ruant sur une tartine de confiture. D'un coup de torchon, le tailleur en tue «sept d'un coup»; ce faisant, il devient le héros, aussi vaillant que dérisoire, qui plait aux histoires d'enfant. Chevillard s'en empare. Prétexte au coup de force, au sens littéral, ou simple délire?

La réponse est ailleurs. Car l'actualité donne du bois pour nourrir son feu (de joie). Ne voit-on pas certain prix Médicis, attribué au demeurant pour la blague, couronner l'auteur d'une petite tailleuse chinoise, qui aimait un drôle de Balzac, raconté par le fils d'un dentiste à des villageois incultes? La comédie humaine balzacienne rebondit en un destin imprévu, en cet ailleurs lointain fourbissant la détente et le rire.

Donc acte de l'auteur, capable de s'esbaudir prestement des incartades saugrenues dudit destin. Le propos est plus cynique qu'à première vue: la critique française n'a-t-elle pas fait l'impasse là-dessus? Et le tailleur à sa table de rapiécer des vieilleries, couper des morceaux et tirer l'aiguille vaillamment, sous une mauvaise ampoule (en passant, la métaphore est proustienne, Chevillard joue sur tous les registres). Puis, de jeter son labeur

brusquement, décidé à courir le monde, tel le personnage du conte.

De laconiques et incisives formules sur les «Grimm Grimm», sur les péripéties romanesques et sur leurs lecteurs émailent le texte: «Je rappelle en passant que le souci de vraisemblance est une préoccupation de menteur»; «l'autorité de la chose imprimée ne laisse de m'étonner»; «il y a toujours dans mes livres un moment où j'en hasarde la théorie». Et Chevillard de broder sur son sujet, pitre ingénu d'une glose toute rabelaisienne, accrochant Michaux et Calvino, pour entourlouper Bettelheim. On rejoint des bricolages textuels plus abstraits. Que de clins d'œil sympathiques à la pataphysique! Allez démonter les mécanismes secrets du court-circuit. Trouvez le conte.

Quoi qu'il en soit de l'humoriste et du dilettante, Chevillard s'abote ce qu'il connaît le mieux: le sérieux de la littérature, lui préférant le troublant paradoxal et l'autodérision. Sous les grimaces de ses marionnettes, il s'énonce; impossible de ne pas savourer son antimilitarisme, son amour des bêtes, son intelligence de la liberté de l'écrivain. Et son combat des géants d'aujourd'hui.

Vialatte, le témoin

Laissons, à regret, le «miroir réformant», le soliloque crâneur et les hoquets de rire de Chevillard pour d'autres verbeurs littéraires. Seize nouvelles d'Alexandre Vialatte (1901-1971), *Badonce et les créatures*, parues en 1937, rééditées pour la seconde fois chez Julliard, offrent leur seconde vie.

Si «ressortir de la mer les douze

dernières pluies», le programme de Chevillard, s'applique à l'humour pugnace, loufoque et réactionnaire de Vialatte, c'est que le temps concède à la lecture des résurrections hors des circonstances troubles. Lui qui disait de l'auteur: «Il est des dépaysements qui rabaissent» voit sa cote de moraliste imminente à la hausse. Amélie Nothomb n'adore-t-elle pas en lui, non le patriote, mais sa contribution hilarante au musée du kitsch? Ses traductions de Kafka l'ont fait relire: cet Auvergnat est un germaniste aguerrri.

Pas un texte qui soit un conte, précise Vialatte; ces écrits de 1933 sont véridiques. Ses souvenirs remontent au tout début des années folles. Qu'on le compare aux *Originaux et détraqués* de Louis Fréchet. À certains contes de Jacques Ferron. Vialatte saisit des faits divers de l'entre-deux-guerres, des portraits de gens déplacés ou bousculés par cette première grande guerre qui, pour tant d'hommes, marqua la sortie du territoire, des frontières et des champs. Un drôle de brasse-camarade, un carnaval tranquille de fortes têtes fêlées.

LE VAILLANT PETIT TAILLEUR

Éric Chevillard
Éditions de Minuit
Paris, 2003, 266 pages

BADONCE ET LES CRÉATURES

Alexandre Vialatte
Éditions Julliard
Paris, 2003, 213 pages

POLAR

Un petit bonheur

MARIE-CLAUDE MIRANDETTE

Lire un roman de Don Westlake est toujours synonyme de petit bonheur avec, en perspective, quelques heures de pur plaisir garanti par ce maître de l'irrévérence et du refus de quelque forme de rectitude politique que ce soit. Bien qu'il feigne de jouer les auteurs sérieux éternellement surpris de causer l'hilarité générale avec ses histoires tordues, Westlake est un peu le San-Antonio amerloque, grivoiserie moins omniprésente que dans les écrits du Dard malgré une égale roublardise.

Westlake, c'est celui qui dit tout haut ce que l'on pense tout bas, celui qui met en scène de vrais losers sympathiques auxquels on ne peut que s'attacher tant ils sont désespérés de bêtise extraordinaire. Son personnage de prédilection, John Archibald Dortmund, infortuné et triste voleur sans envergure mais riche de toutes les malchances du monde, reprend un nouveau tour de service après ses rocambolesques tribulations de *Mauvaises nouvelles*. Ce qui n'est certes pas pour déplaire à tous les amateurs de ce maître à la plume toujours aussi acerbe et incisive malgré ses soixante-dix ans bien comptés et tout autant de romans.

Alors qu'il rentre chez lui au petit matin blême, après un énième cambriolage avorté, Dortmund découvre non sans effroi qu'un ancien compagnon de cellule, un certain Tom Jimson (eh oui! rien de moins qu'un clin d'œil à Jim Thompson!), dont tout le monde espérait qu'il resterait à l'ombre *ad vitam eternam*, s'est installé dans sa case. Et le Tom réclame haut et fort l'aide de Dortmund.

Trente années auparavant, au moment même où il se faisait coffrer, le Tom avait réussi un coup fu-

mant dont l'usufruit reste à cueillir, quelque part dans une petite vallée tranquille. Depuis lors, la verte vallée a été transformée en réservoir avec les conséquences que l'on imagine: le magot à cueillir gît sous un mètre cinquante de boue et d'eau.

Ne reculant devant rien, Tom élabore un plan pour le moins radical: faire sauter le barrage, question d'assécher la vallée et de récupérer son butin. Autrement dit, inonder toute la campagne environnante. Sonné par l'imagination débridée et la solution un tantinet draconienne de son pote, Dortmund se met en quête d'une solution de rechange plus raisonnable et consulte ses collègues et amis.

À ce petit noyau initial de purs et durs va bientôt se greffer un soi-disant génie de l'informatique, un peu excentrique lui aussi, qui suggère rien de moins que de faire disparaître l'eau grâce à un immense rayon laser de son invention. Avec Dortmund à la tête de ce quintette pour le moins insolite, les plans loufoques se succèdent au même rythme que les échecs, dans un délectable et irréversible crescendo de non-sens et d'hilarité.

S'il était encore besoin de prouver que l'écrivain aux cent noms de plume a trouvé en Dortmund un alter ego de choix dans sa quête de défis insensés, *Dégâts des eaux* finira de confondre les sceptiques. Mais rassurez-vous. Contrairement à son antihéros, Westlake, lui, ne manque jamais son coup et revient à chaque roman avec un peu plus de verve et d'imagination. Attention, rates sensibles s'abstenir!

DÉGÂTS DES EAUX

Donald Westlake
Traduit de l'américain
par Jean Esch
Rivages, coll. «Thriller»
Paris, 2003, 444 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

Chéri, j'ai réduit l'intrigue!

CATHERINE MORENCY

Les Allusifs font, depuis 2001, le pari risqué de la traduction sans piper du côté des best-sellers. C'est ainsi que le Vancouverois Timothy Taylor, qui jouit d'une renommée croissante au Canada anglais mais demeure inconnu au Québec, risque de s'immiscer sur les rayons de nos librairies. Et d'y rester.

Ce qui surprend d'emblée chez Taylor, c'est un goût paradoxal pour l'économie et l'alambiqué. Si *Newstart 2.0TM* déploie une trame narrative complexe et que son auteur y manie l'intrigue avec une dextérité proche de l'élégance, le roman ritualise l'art de l'exposition autour de pôles savamment conscrits: clarté, concision et sobriété dominant en effet le projet comme une règle d'or lancée à Taylor par la fiction elle-même. Une histoire touffue, retorse, qui s'amuse pourtant à se donner des allures de cliché banal.

Un journaliste quitte la salle de rédaction du magazine branché

pour lequel il travaille. Destination: Rome, où il tentera d'éclaircir une mystérieuse affaire dans laquelle peinture, commerce et univers virtuel se trouvent enchevêtrés. Une énigme dans laquelle se dissolvent tour à tour un peintre italien subitement porté aux cimes de la gloire mais qui demeure introuvable, un génie du Net passé maître dans la manipulation identitaire, puis le narrateur-héros, Shane Donald, portrait juré du journaliste mégalomane en agent double. Aussi l'intrigue ne culminera-t-elle pas réellement en fin de roman, se nouant et se dénouant plutôt tout au long d'un récit qui manipule habilement une temporalité et des modalités narratives tissant la trame d'une œuvre où trompe-l'œil et esquives se retrouvent méticuleusement enchevêtrés.

Que Taylor ait puisé à même son expérience dans le — pas toujours merveilleux — monde du journalisme, on ne saurait en douter. Les griefs qu'il réserve aux crack de la Silicon Valley, à la concentration de la presse et au capital médiatique moussé par Internet soulignent à

grands traits le mépris qu'entretient peut-être inévitablement l'homme de la presse lorsqu'il découvre les manœuvres qui gouvernent la plupart des médias. Ce venin sera toutefois l'objet d'une étrange alchimie, la matière bilieuse nourrissant une ironie qui transforme le triller fantaisiste en satire de l'existence contemporaine.

Le tout sur un ton mi-amusé mi-amer, Taylor donnant implicitement à lire que la fin des grandes utopies contemporaines réside peut-être dans les équations les plus primitives, insolubles par l'homme formaté pour toutes les postures exceptée celle de la lucidité. Car, comme l'annonce laconiquement Shane Donald en amorce de son périple, «quelquefois, il faut simplifier sa façon d'aborder les choses».

NEWSTART 2.0TM

Timothy Taylor
Traduit de l'anglais (Canada)
par Marie Flouriot
Les Allusifs,
Montréal, 2003, 151 pages

TIRAGE Le Québec. Quel Québec ?

87 photos avec des textes
de plusieurs personnalités et journalistes

Jacques Nadeau,
photographe au *Devoir*,
pose sur l'actualité
québécoise
un regard singulier,
souvent impertinent,
jamais banal.



Le Québec. Quel Québec?
Photographies de Jacques Nadeau

LE DEVOIR



FIDES

À GAGNER

2 exemplaires du livre par jour,
du 10 au 22 novembre

Pour participer, il suffit de remplir et de retourner le coupon à l'adresse suivante:
Tirage *Le Québec* / Éditions Fides
145, rue Deslauriers
Ville Saint-Laurent (Québec) H4N 2S4

Le tirage s'adresse aux personnes de 18 ans et plus.
Un seul coupon par enveloppe. Les reproductions électroniques ne seront pas acceptées. Valeur de 720 \$

Nom _____ Âge _____
Adresse _____ App. _____
Ville _____ Code postal _____
Tél. maison _____ Tél. travail _____

Le premier recueil de caricatures de Garnotte :

une pièce de collection !

Les plus meilleures caricatures

de
GARNOTTE
en 2003



À travers 120 pages et plus de 150 caricatures politiques, revivrez l'actualité de septembre 2002 à septembre 2003 au Québec et dans le monde. Des dessins éditoriaux surprenants, biaisés, exagérés, tordus, injustes, vengeurs, indignés... mais toujours assaisonnés d'une pointe d'humour!

Venez rencontrer l'auteur au Salon du livre de Montréal le samedi 15 novembre de 11 h à 12 h, le dimanche 16 novembre de 13 h à 14 h au stand 671, de Fides et le samedi 15 novembre de 13 h à 14 h, le dimanche 16 novembre de 15 h à 16 h au stand 753, du Devoir.



Les plus meilleures caricatures de Garnotte en 2003
Éditions du Concassé
120 pages - illustrées (sic) 17,95 \$
Distribution : Fides

Félicitations aux lauréats
des Prix littéraires du
Gouverneur général

Thierry Hentsch, professeur au Département de science politique, est lauréat dans la catégorie Études et Essais pour son essai *Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental*.



Élise Turcotte, diplômée du baccalauréat et de la maîtrise en études littéraires, est lauréate dans la catégorie Romans et Nouvelles pour son roman *La maison étrangère*.

UQÀM
Prenez position

♦ SALON DU LIVRE ♦

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Tardieu
dit à Tardieu...

MICHEL LAPIERRE

Un soir, au début des années cinquante, Jean Tardieu se rend à la répétition d'un spectacle et voit soudain un monsieur «avec une figure assez étrange» s'approcher de lui. «Je suis très inquiet», lui dit l'inconnu. «Et pourquoi donc?», lui demande Tardieu. «Parce qu'on me dit, répond l'individu angoissé, que vous représentez bientôt une pièce où il n'y a que des fauteuils comme personnages, et moi je suis en train d'en écrire une où il n'y a que des chaises sur la scène.»

L'inconnu, c'était Eugène Ionesco. Et l'anecdote, que Tardieu (1903-1995) rapporte dans *L'Amateur de théâtre*, recueil de textes publiés à l'occasion du centenaire de sa naissance, évoque à merveille son propre théâtre et sa propre poésie de l'absurde. Ce recueil complet en partie les *Œuvres* presque intégrales du poète que Gallimard publie dans un gros volume de la collection «Quarto», toujours pour célébrer la mémoire d'un créateur qui s'est plu durant sa vie à se reconnaître dans un autre.

La rencontre inopinée avec Ionesco n'est pas uniquement évocatrice. En mettant en relief le dédoublement du génie inventif, elle éclaire l'ensemble de la poésie et du théâtre de Tardieu. «Je pense qu'à la source tout poète — même s'il n'aborde pas le genre théâtral — doit, au moment où il s'exprime, avoir cette impression étrange que c'est quel-
qu'un d'autre qui s'exprime à sa place.» Par cette réflexion, Tardieu nous montre non seulement qu'il peut partager avec un autre dramaturge, comme Ionesco, une dramaturgie de l'absurde dans laquelle le cocasse se mêle au cauchemar, mais qu'il peut aussi la maîtriser de concert avec le «monstre» inconnu et antagoniste qu'il porte en lui-même et qui, à son insu, le relie mystérieusement à l'univers.

Ce «monstre informe et balbutiant», voix intérieure contraire à celle de la raison, entraîne Tardieu dans un burlesque dialogue de sourds «entre moi et moi» que le poète résume si bien dans *Monsieur Monsieur* en disant: «Quand Monsieur est ici / Monsieur n'est jamais là.» Tardieu parle à Tardieu avec une naïveté calculée. Dans la forme, encore plus que dans l'esprit, le dialogue intérieur passe naturellement du cocasse au tragique. «Je suis, tu es, je suis tu-é», conclut le poète en réalisant, par un calembour qui traduit la mort verbale, la fusion des deux voix opposées de son for intérieur.

Peu d'écrivains auront autant que Tardieu exprimé leur écartèlement intime dans la simple forme que revêtent leurs textes. On découvre chez lui une véritable ontologie stylistique qui lui permet de repousser à la fois toute métaphysique et toute critique de la méta-

physique. Seules les possibilités infinies du jeu des mots peuvent, selon Tardieu, nous consoler de notre «ingrassable» finitude.

Mais le poète va parfois jusqu'à se méfier des mots eux-mêmes. Leur rythme est, à son avis, «prêt à vous faire prendre un murmure pour une pensée». Dans ce contexte, pourquoi s'étonner quand Tardieu affirme que «notre terre promise est toujours un paradis perdu»? A ses yeux, même la nouveauté inépuisable de l'art ne saurait conjurer la hantise du néant. Puisque l'art ne doit cesser de se transformer, ne serait-il pas un vain combat contre la désuétude irréductible? Le poète doit apprendre à tirer parti de la versatilité esthétique pour proclamer avec sagesse: «L'instable est mon repos.»

Le plaisir que procure la lecture de l'œuvre de Tardieu est secret mais incommensurable. Au fil des poèmes et des commentaires sur des peintres, comme Klee, Hartung et Bazaine, on découvre que la beauté est plus visible, plus certaine, plus complexe et plus profonde que la vérité, et surtout plus fascinante. «J'ai souvent pensé, écrit Tardieu, que l'univers visible était une langue

Par leur longue et riche histoire, les mots permettent de résoudre les contradictions plus aisément que la philosophie et la politique

oubliée, une «grille» dont nous avons perdu la clé.» Selon lui, le vrai défi que les poètes ont à relever est «d'appréhender enfin la langue du néant» pour retrouver l'«arrière-monde» et boire «le lait noir de l'abîme inconnu.»

Si Tardieu, en 1934, dans une lettre à son ami Roger Martin du Gard, témoigne de son «attachement à la morale communiste», il préférera toujours ce qu'il appelle le «matérialisme poétique» au matérialisme dialectique. Son attachement intuitif à l'univers non dogmatique des mots l'entraînera même à percevoir dans la révolte protétiforme de Mai 68 «un caractère doctrinal négatif.»

Par leur longue et riche histoire, les mots permettent, estime le poète, de résoudre les contradictions plus aisément que la philosophie et la politique. En mêlant le classicisme à l'avant-garde et la précision au naturel, Jean Tardieu, même s'il n'a pas réussi à reparer la langue du paradis perdu, aura exorcisé son dédoublement intérieur en mariant la «perfidie parure» de l'antique néant à la beauté de «l'agréable néant», celui que Monsieur révèle à Monsieur en croquant une pomme au bord de la mer.

ŒUVRES

Jean Tardieu
Gallimard, «Quarto»
Paris, 2003, 1 598 pages

L'AMATEUR DE THÉÂTRE

Jean Tardieu
Gallimard
Paris, 2003, 256 pages

ROMAN

Genre à part

Middlesex est un roman fantastique qui embrasse d'un seul coup la plupart des grands mouvements migratoires contemporains

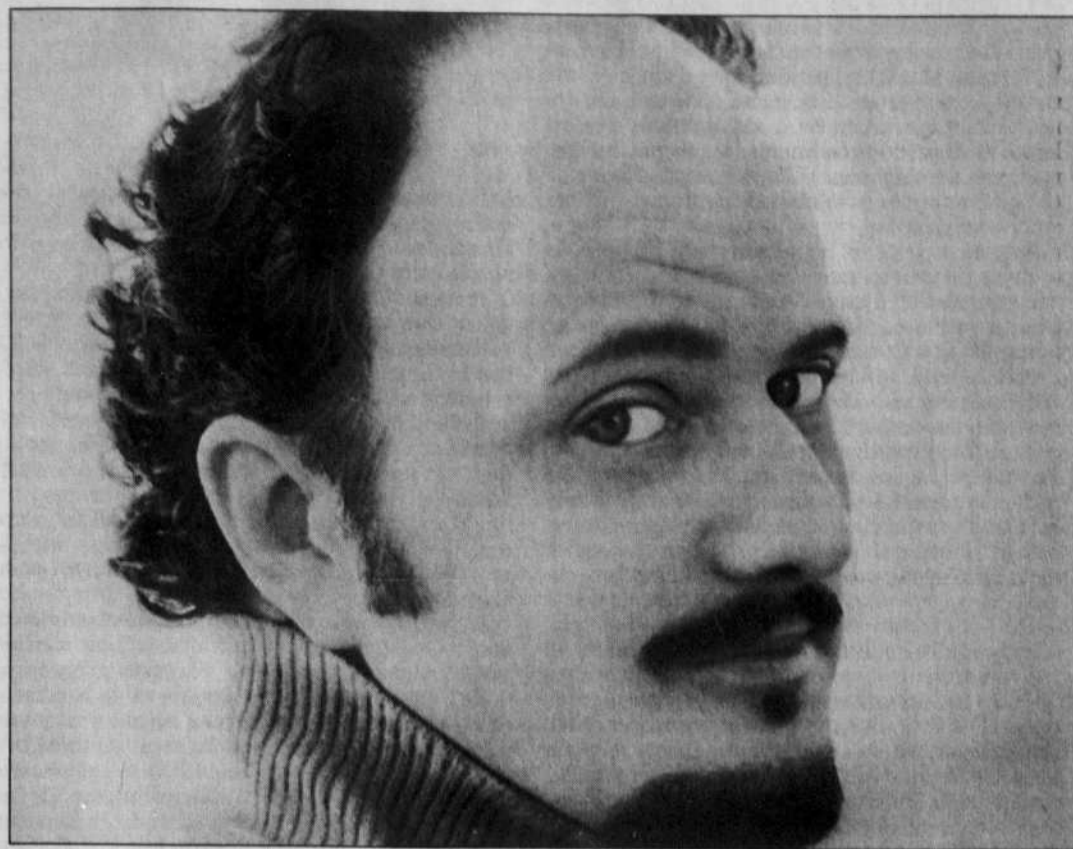
HÉLÈNE DE BILLY

L'hiver dernier, le magazine télévisé *Découverte* mentionnait un truc pour connaître son niveau de testostérone. Apparemment, si votre annulaire dépasse votre index, vous êtes porteur d'un taux élevé d'hormones mâles. Constatant qu'elles répondaient aux critères susnommés, plusieurs femmes se contentèrent de plaisanter: «Je l'ai toujours su, me dit l'une d'elles. Je suis un vrai gars.»

L'héroïne de *Middlesex*, le roman de Jeffrey Eugenides, est confrontée à ce type de révélation alors qu'elle a quatorze ans et qu'elle est couchée dans la salle d'urgence d'un hôpital à la suite d'un léger accident. Dans son cas, les éléments de la preuve sont autrement plus accablants que ceux évoqués par le magazine scientifique de Radio-Canada. Calliope, en effet, est un hermaphrodite. A sa naissance, on a cru qu'elle était une petite fille, mais à l'adolescence, ses caractères sexuels mâles ont pris le dessus. Ajoutez à cela que Calliope Stephanides, issue de la deuxième génération de paysans grecs de Smyrne qui ont fui les massacres organisés par les Turcs, est le fruit de l'*American Dream*, de la persistance des mythes anciens dans le monde moderne, des années soixante, de la consanguinité, de la foi dans le progrès, et vous avez une saga absolument exaltante qui débute en 1922 dans un petit village de l'Asie mineure et se termine à Berlin une dizaine d'années après la chute du Mur.

Roman sur le tabou et l'identité sexuels donc, *Middlesex* (prix Pulitzer 2003) se présente comme la confession du héros plusieurs années après avoir réussi sa conversion de fille en garçon. Calliope est devenue Cal. Il est employé du département d'État américain, habite Berlin et courtise mollement une jeune Asiatique prénommée Julie. Comme toutes les créatures mythiques, Cal a vécu des aventures extraordinaires. Aussi, pour ne pas nous effrayer, il emploie un ton de familiarité bienveillante. Un ton de tous les jours.

«Une chose qu'il faut que vous compreniez: je ne suis pas le moins du monde androgyne. Le syndrome du défaut de 5-alpha-réductase ne compromet pas la biosynthèse normale et l'action périphérique de la testostérone... En d'autres termes, je fonctionne en société comme un homme... Quand Calliope refait surface, elle le fait comme un défaut d'élocution enfantin. Soudain la voilà qui rejette ses cheveux en arrière, ou se regarde les ongles... Le fluide épais du désespoir adolescent qui coule dans ses veines débordé de nouveau dans les miennes. Mais alors, tout aussi soudainement, elle disparaît, rapetissant et se dissolvant en moi, et quand je me tourne pour me regarder dans une vitrine, il y a ceci: un



Jeffrey Eugenides fait partie de ces écrivains qui ne reculent devant aucune audace pour envoûter leur lecteur.

homme de quarante et un ans aux cheveux ondulés mi-longs, portant une fine moustache et un bouc. Une sorte de mousquetaire moderne.»

Un coup d'œil sur la jaquette du livre nous apprend que Jeffrey Eugenides, comme Calliope

Stephanides, est né à Detroit en 1960. Sa photo correspond en tous points à la description du mousquetaire moderne que l'on vient de lire. Cet Eugenides est un petit malin. Comme son héros, il pratique la confusion des genres. Transcendant les règles classiques de la composition, son récit fait constamment l'aller-retour entre le présent et le passé, le roman d'initiation et l'épopée, la fable et le documentaire, la satire sociale et le drame psychologique

Le récit fait constamment l'aller-retour entre le présent et le passé, le roman d'initiation et l'épopée, la fable et le documentaire, la satire sociale et le drame psychologique

Partout la matière romanesque est trouée de ces apartés parfois ingénieux, parfois un peu tirés par les cheveux, sur les mouvements sociaux américains (les émeutes raciales de Detroit de 1967, par exemple), les théories scientifiques, l'histoire de la littérature ou celle du cinéma — ainsi, la première flamme de Calliope alors qu'elle est encore au collège est surnommée par celle-ci L'Objet, en référence au film de Luis Buñuel *Cet obscur objet du désir*.

Eugenides fait partie de ces écrivains qui ne reculent devant aucune audace pour envoûter leur lecteur. Renouant avec la tradition antique de l'oralité, il multiplie sans cesse les clin d'œil au lecteur, ce qui lui permet d'oublier complètement un personnage pour le récupérer 300 pages plus loin sans avoir à s'excuser. «Patience lecteur, il se peut que tu te sois demandé ce qui était arrivé à ma grand-mère... Cela était intentionnel. J'ai permis à Desdemona de s'éclipser de mon récit parce que pour être franc, au cours des années riches en événements de ma transformation, elle avait été peu présente à mon esprit.»

Ses acrobaties ne sont acceptables que parce qu'elles sont fermement ancrées dans la thématique de l'histoire. Or *Middlesex* ne se contente pas de raconter le drame d'une enfant soumise aux mutations et hasards de la génétique mais s'avère, en dépit de ses côtés racoleurs, un roman fantastique qui embrasse d'un seul coup la plupart des grands mouvements migratoires contemporains. A cet égard, le changement de sexe ne serait que la dernière frontière dans un monde qui en a vu bien d'autres.

Or, puisque nous sommes en Amérique où la tragédie parvient toujours à être désamorcée, les bons sentiments finiront par l'emporter (c'est André Gide qui ne serait pas content). Moralité: si changer de sexe ne va pas sans problèmes, il ne faut pas non plus en faire un plat. «En passant de fille à garçon, je subissais un changement beaucoup moins important que celui qui consiste à passer de l'enfance à l'âge adulte. Pour la plupart des choses, je demeurais la personne que j'avais toujours été.» *Happy End*: Cal vivra heureux en assumant complètement sa condition d'hermaphrodite et Eugenides réussira sans doute à vendre les droits cinématographiques de son roman pour une petite fortune.

MIDDLESEX

Jeffrey Eugenides
Traduit par Marc Cholodenko
Éditions de l'Olivier
Paris, 2003, 678 pages

XYZ
éditeur

félicite
Agnès Guitard
lauréate

du Prix du Gouverneur général
du Conseil des Arts du Canada
dans la catégorie «Traduction»
pour *Un amour de Salomé*
de Linda Leith
(*The Tragedy Queen*)



VENEZ RENCONTRER
LES AUTEURS D'XYZ ÉDITEUR
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

ANDRÉ BERTHIAUME
JOSÉE BILODEAU
YVES BOISVERT
SERGE BRUNEAU
MARC CHAPLEAU
PIERRE COUTURE
SERGIO KOKIS
FRANCINE LEGARÉ
YANN MARTEL
JEAN PELCHAT
DANIEL PIGEON
BRUNO ROY
YOLANDE VILLEMAIRE

XYZ
éditeur

STAND 660

XYZ
éditeur

félicite Angela Cozea
finaliste au prix Raymond-Kiblansky
pour son essai
Petit traité du beau
à l'usage des mélancoliques



Angela Cozea
Petit traité du beau
à l'usage des mélancoliques
essai

♦ SALON DU LIVRE ♦

La planète aux voix

L'ambition du livre de E. L. Doctorow paraît colossale

Commençons par cet aveu: je n'avais jamais lu E. L. Doctorow, l'auteur du célèbre *Ragtime*, livre phare de la littérature américaine. La vie est courte, les livres sont aussi innombrables que les étoiles des galaxies. Le lecteur braque son télescope au sud et apprend à reconnaître quelques constellations, les Delillo, Philip Roth et Joyce Carol Oates, les Jim Harrison et Cormak Macarthy, pendant que d'autres configurations, tout aussi lumineuses dans leur coin du ciel, échappent forcément à son attention. Et c'est sans compter les phénomènes passagers, les distractions, les comètes à la Brett Easton Ellis, destinées à égratigner la voûte céleste d'une brillante traînée médiatique.

Heureusement, on peut se fier aux Éditions de l'Olivier pour nous rappeler l'existence d'un écrivain comme E. L. Doctorow, dont l'œuvre ne possède pas, ici, le rayonnement des Lehane, King, Connelly, et autres clinquants chaudrons accrochés à la liste des best-sellers. Quand on nous offre, en plus, une traduction française de qualité, respectueuse des subtils mouvements de la pensée et de la somptuosité naturelle de l'écriture, une traduction qui ne donne pas l'impression d'avoir été bâclée, comme tant d'autres, pour des raisons purement alimentaires, on redevient le simple lecteur de roman qui, sans être pris pour un simplet, veut croire au miracle et se laisser émerveiller.

Pas même Joyce?

Fatigué de prêcher devant une nef déserte, un prêtre amateur de romans policiers arpente les rues de la fourmière humaine, de la ville des villes, New York, dans l'espoir de ressourcer sa foi. Son église n'est pas seulement déserte, elle est aussi la proie des voleurs et il s'amuse, dans les bazars installés à même le trottoir, à retrouver la trace des soutanes et des objets de culte revendus bon marché aux passants. Mais il rit un peu moins le jour où la croix elle-même est dérobée dans l'abside, et retrouvée plus tard sur le toit d'une synagogue. Le *«Philip Marlowe théologien»*, comme il se nomme lui-même, va mener l'enquête. Et voilà pour l'anecdote.

Mais l'intrigue va vite se dissoudre dans un questionnement beaucoup plus vaste, où toutes les ressources de la prose narrative seront mises à contribution. Techniquement, il faut le dire, l'affaire ne sera d'ailleurs jamais résolue. C'est bien autre chose qui intéresse l'auteur, et cette croix, perdue et retrouvée, n'aura été rien d'autre, en définitive, qu'un signe de plus au sein d'un foisonnement d'images, de styles et de symboles où elle voisine avec le gerfaut de l'Arctique, le jazz, le *Tractatus logicus* de Wittgenstein, la *Torah*, la physique quantique et le cinéma hollywoodien, pour n'effleurer que quelques exemples au passage. Il y a Everett, l'écrivain qui veut raconter l'histoire du prêtre: «[...] aucun écrivain ne peut reproduire la texture de



Louis Hamelin

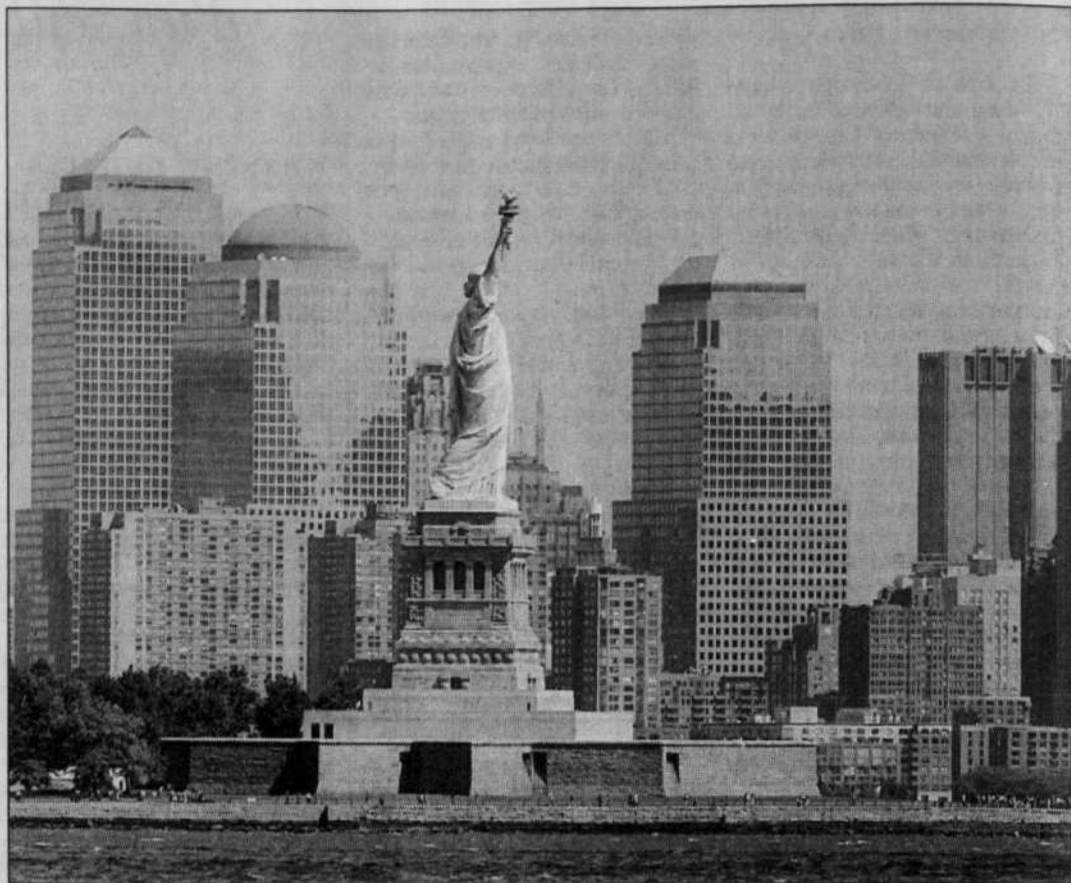
la vie vécue, l'avertit d'emblée ce dernier. — Pas même Joyce? — Il faudrait que j'y retourne voir... » Doctorow, lui, de toute évidence, y a jeté plus qu'un simple coup d'œil.

Et il en a rapporté la leçon essentielle et paradoxale du roman, où la liberté créatrice de l'imagination permet d'embrasser la réalité encore mieux que le respect étroit de l'exactitude des faits. Dans son livre, on passe presque sans transition du cerveau de Einstein, plein du tourbillon primordial des galaxies, à l'atelier d'un petit tailleur juif du ghetto de Kovno et aux docks de New York hantés par l'écho des vieilles chansons d'amour et les pas perdus d'un écrivain doublé d'un ornithologue. Partout, une même recherche de l'explication primitive et finale. L'ambition du livre de Doctorow paraît alors colossale.

À travers le substrat accumulé des traditions, son prêtre apostat veut retrouver «l'idée messianique comme désir», revenir à la conception originelle d'un Dieu libéré du dogme et de la prison des religions établies et devenu capable, lui aussi, d'évolution «à mesure que la race humaine acquiert un degré plus élevé de raffinement scientifique et métaphysique». Il s'agit, en somme, de réconcilier l'espace et le temps courbes de Einstein avec la Création originale de celui que le savant appelait familièrement «le Vieux».

Cette quête va conduire Pem, le prêtre en voie de détroquer (et de se convertir à une forme évolutive de judaïsme), à chercher le fondement du sacré jusque dans la programmation génétique de la biologie. L'idée de sacrifice est aussi ancienne que la vie elle-même: le lézard qui laisse un bout de sa queue entre les dents du prédateur, le renard un morceau de patte entre celles du piège, obéissent de manière embryonnaire à l'implacable logique du bouc émissaire qui conduit aussi Dieu à mourir sur la croix. Et cette idée du sacrifice vu comme le symbole central de toute croyance religieuse, alliée à la présence prépondérante et toujours aussi sombremenent obsédante de l'Holocauste dans le livre, nous met soudain la puce à l'oreille. L'Holocauste, semble demander Doctorow, serait-il le sacrifice exemplaire qui donne sens à la religion moderne et séculière de l'Histoire?

«Toute révélation est contredite par une autre», af-



CHIP EAST REUTERS

Dans *Cité de Dieu*, de E. L. Doctorow, on passe presque sans transition du cerveau de Einstein, plein du tourbillon primordial des galaxies, à l'atelier d'un petit tailleur juif du ghetto de Kovno et aux docks de New York hantés par l'écho des vieilles chansons d'amour et les pas perdus d'un écrivain doublé d'un ornithologue.

firmé Pem à un certain moment. Le doute, alors, peut-il faire figure en soi de démarche religieuse? C'est ce que semble croire Sarah, qui est rabbin et future femme de Pem:

«La pulsion d'excommunication, de diabolisation, d'éradication, de nettoyage ethnique, est une pulsion religieuse. [...] Mais maintenir en suspens dans l'irrésolution toute ferme conviction concernant Dieu ou l'existence d'un au-delà avec Lui, garantit, je ne sais comment, une démarche conforme à son Esprit.»

Au cœur du doute

Pas besoin de préciser où se situe, dans tout ceci, le romancier. Le doute constitue son habitat naturel, les intégristes du texte représentent autant d'ennemis, et il semble tout aussi évident qu'il est capable, comme Everett, de voir Dieu dans le vol du faucon pèlerin et dans les bras d'une femme. Lui aussi, à sa manière, remonte de la tradition

vers la source. Entrelacé de styles différents, son livre abrite une multiplicité de voix capables de jouer de tous les genres: poésie, prose, essai, chanson, synopsis et nouvelle, comme *Don Quichotte*, le premier grand roman moderne.

«On voudrait que toute la planète soit mise en voix et que la totalité des narrations de l'intimité humaine composent un hymne aux lumières...»

Comme si la littérature, dans son désir de totalité comme dans cet éclatement impressionnant de ses moyens, voulait se mesurer à l'histoire de l'univers pour nous rappeler que les grands mythes religieux, à l'origine, furent avant tout de grands textes.

CITÉ DE DIEU

Edgar Lawrence Doctorow
Éditions de l'Olivier
Paris, 2003, 349 pages

BIOGRAPHIE

Une vie dans le formol

Une biographie romancée et fascinante
du Dr Wilfrid Derome, fondateur
du premier laboratoire médico-légal en Amérique

CHRISTIAN
DESMEULES

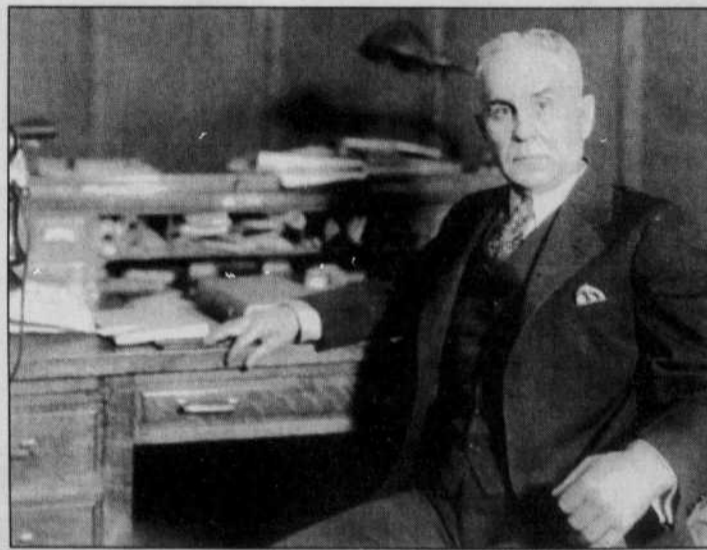
«Par ce samedi glacial du 7 janvier 1922, à la barre du jour, un ouvrier marche vers son lieu de travail, à Notre-Dame-de-Grâce. Rendu à l'angle des rues Snowdon et Coolbrook, il bifurque vers un hangar où s'entassent des outils et des charrues de déneigement. En s'avançant, il distingue une forme sombre qui se démarque sur la neige.» Début de roman noir? Chronique judiciaire des années folles? Tout cela à la fois. Ce sont, sous la plume du biographe et romancier Jacques Côté, les premiers pas de l'affaire Delorme, un prêtre accusé d'avoir froidement assassiné son frère, une saga judiciaire qui a fait couler beaucoup d'encre en son temps et à laquelle le Dr Wilfrid Derome a été étroitement lié comme témoin-expert.

«Héros» méconnu de l'histoire du XX^e siècle, pionnier scientifique, Derome était de tous les grands procès criminels de son époque. Pionnier de la médecine légale, expert en balistique, fondateur du premier laboratoire médico-légal en Amérique, l'homme acharné et passionné, doté d'un esprit scientifique rigoureux, produisait régulièrement des expertises devant les tribunaux.

Né à Napierville en 1877, lui-même fils de médecin, Derome a acquis de 1908 à 1910, après des études de médecine à Montréal, une spécialisation en médecine légale à Paris — qui était alors la meque des sciences judiciaires. À son retour au pays, il s'acharne à convaincre le gouvernement du Québec de la nécessité de disposer d'un laboratoire scientifique au service de la justice. Il réussit sa croisade avec l'appui du milieu judiciaire et s'en voit confier la direction.

Comme un roman

En 1914, fraîchement installé au dernier étage de l'édifice de la morgue, le laboratoire de Montréal était seulement le troisième du genre au monde, après ceux de Paris et de Lyon, respectivement créés en 1868 et en 1910. À l'instigation de Derome, la chimie, la balistique, la photographie judiciaire et la biologie font leur entrée au



SOURCE MUSÉE DE LA CIVILISATION

Wilfrid Derome est l'auteur de plusieurs ouvrages importants, dont son *Précis de médecine légale* (1920), premier traité du genre au Canada, et ses *Expertises en armes à feu* (1929), aujourd'hui encore considéré comme la bible du genre par les spécialistes.

service de la justice. Rapidement, la renommée de Derome franchit les frontières. J. Edgar Hoover, qui deviendra chef du FBI, vient visiter ses installations à deux reprises à la fin des années 20 avant de fonder son propre laboratoire.

Wilfrid Derome est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages importants, dont son *Précis de médecine légale* (1920), premier traité du genre au Canada, et ses *Expertises en armes à feu* (1929), aujourd'hui encore considéré comme la bible du genre par les spécialistes.

Jusqu'à sa mort en 1931, Derome n'aura de cesse de faire avancer les sciences judiciaires. Bureau de travail impénitent, disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, son attachement à la science et à la vérité apparaît comme un véritable sacerdoce.

En 2001, tardive reconnaissance, le gouvernement du Québec lui rendait hommage en rebaptisant l'édifice Parthenais, quartier général de la Sûreté du Québec et siège des laboratoires judiciaires, édifice Wilfrid-Derome.

Écrit comme un roman, *Wilfrid Derome, expert en homicides* se déploie en une série de chapitres plutôt courts qui permettent de suivre la carrière du scientifique

à la façon d'un polar. De ses années de formation à Joliette, à Montréal ou à Paris, en passant par une série de procès retentissants qui assurèrent la renommée de «son» laboratoire: l'affaire Delorme, le hold-up du siècle (celui de la Banque d'Hochelega) ou le procès pour meurtre de Marie-Anne Houde, belle-mère d'Aurore «l'enfant martyre».

L'auteur de *Nébulosité croissante en fin de journée* et du *Rouge idéal* (Alire, 2000 et 2002), deux polars très bien accueillis par la critique, y déploie tout son art de l'évocation et du dialogue. Jacques Côté, qui enseigne la littérature au Cégep de Sainte-Foy, recevait plus tôt cette année l'important prix Arthur Ellis du meilleur roman policier, décerné par la Crime Writers Association of Canada.

Premier lauréat du Grand Prix *La Presse* de la biographie, qui lui avait été remis il y a tout juste deux ans (une bourse de 30 000 \$ assortie d'un contrat de publication aux Éditions du Boréal), Jacques Côté a ainsi pu se consacrer activement à son travail de biographe. Deux années de recherche dans les archives judiciaires du début du XX^e siècle.

Deux années à éplucher les grands procès auxquels le Dr Derome a participé comme témoin-expert, à fouiller dans les journaux de l'époque et les archives publiques et privées. Un rigoureux travail de biographe, fondé sur des faits, des gestes précis et des dates, à la suite duquel le romancier a habilement pris le relais.

Un travail de réhabilitation

Pour Jacques Côté, il existe une étonnante similitude entre les métiers de biographe et de médecin légiste. «Dans les deux cas, écrit-il dans la postface de son ouvrage, il importe de redonner au sujet d'étude son identité, de ramener en vie la personne pour comprendre ce qui lui est arrivé, de la faire parler.» Et comme le médecin légiste qui plonge son regard scientifique dans le corps, le biographe doit lui aussi «fouiller, enquêter, examiner, déduire, faire appel à d'autres ressources, qu'elles soient humaines ou techniques».

Alors que les pathologistes judiciaires sont les nouveaux héros de la littérature policière — le succès des romans de Kathy Reichs avec son personnage d'anthropologue judiciaire en atteste —, le Québec peut se compter chanceux, estime le biographe, d'être la patrie du premier grand médecin légiste et expert de la police scientifique en Amérique du Nord.

L'auteur du *Rouge idéal* souhaitait en outre, par ce travail de réhabilitation, que Derome prenne la place qui lui revient dans l'histoire des sciences au Québec, aux côtés d'importants scientifiques de son époque, tels Armand Frappier et Marie-Victorin. Un pari réussi avec ce portrait vivant d'une époque un peu sombre où brillaient tout de même, ici et là, quelques lueurs de raison et d'humanisme.

WILFRID DEROME,
EXPERT EN HOMICIDES

RÉCIT BIOGRAPHIQUE

Jacques Côté
Boréal
Montréal, 2003, 448 pages

ILS SERONT AU STAND
GALLIMARD DU SALON
DU LIVRE DE MONTRÉAL



Jacques Dubois
éditeur des *Romans*
de Simenon dans
La Pléiade

DIMANCHE 16 NOVEMBRE
DE 14H00 À 15H00



Jacques Gauthier
J'ai soif, de la petite
Thérèse à Mère Teresa
Parole et silence

SAMEDI 15 NOVEMBRE
DE 12H00 À 14H00



François Ricard
Le dernier
après-midi d'Agnès,
essai sur l'œuvre de
Milan Kundera
Gallimard

SAMEDI 15 NOVEMBRE DE
15H00 À 16H00

Gallimard

• SALON DU LIVRE •

Tintin au pays des savants

Science & Vie Junior a flairé le magnifique prétexte pour aborder divers phénomènes scientifiques fondamentaux

PAULINE GRAVEL
LE DEVOIR

Qui n'a pas remarqué que la science est omniprésente dans les aventures de Tintin? Parfois fidèle à la réalité, tantôt fantaisiste, à l'occasion prophétique de ce qui sera découvert ultérieurement, elle devient carrément la trame de certains épisodes célèbres, comme celui de la conquête de la Lune. La rédaction du magazine français *Science & Vie Junior* a flairé le magnifique prétexte pour aborder divers phénomènes scientifiques fondamentaux, pour rappeler l'histoire de quelques grandes aventures scientifiques, comme la fabrication de la bombe atomique, pour souligner l'évolution des perceptions, face à certains courants de pensée, dont l'écologie, et pour parler de psychologie à travers l'analyse des traits de caractère des personnages tintiniques.

Il en est d'abord résulté un numéro spécial du magazine *Science & Vie* en mars 2002, dont on a vendu 160 000 exemplaires. Cet ouvrage collectif, signé par une quinzaine de scientifiques, chercheurs, journalistes, voire professeurs d'université, dont certains très réputés comme Michel Serres, a ensuite changé de peau pour le bonheur des amateurs de beaux livres et des tintinophiles. Le nouvel ouvrage que nous proposent les Éditions Moulinsart contient en effet de magnifiques illustrations tirées des différents albums de Tintin et doublées de photos représentant les mêmes scènes mais issues cette fois de la réalité.

Tintin au pays des savants nous fait d'abord faire un tour de la galerie de professeurs et de savants créés par Hergé, à commencer par Tryphon Tournesol, inspiré à l'auteur par le physicien suisse Auguste Piccard (1884-1962), premier homme à explorer la stratosphère en ballon en 1931-32 et à plonger à la profondeur jamais atteinte de 3150 mètres en 1953 à bord du sous-marin bathyscaphe qu'il avait construit.

Le leitmotiv du bouquin consiste toutefois à séparer le bon grain de l'ivraie parmi la profusion de phénomènes et d'expériences scientifiques qui fi-

gurent dans les différents albums du petit reporter à la houppe blonde. Les auteurs de *Tintin au pays des savants* comparent la réalité à celle décrite par les personnages. Ils montrent du doigt les incohérences et rectifient les éléments qui sonnent faux. On apprend ainsi que les astronautes américains de la mission Apollo 11 ont mis 27 fois plus de temps pour atteindre la Lune que l'équipage du professeur Tournesol! Que l'éclipse qui terrifia les Incas mais sauva Tintin, Tournesol et Haddock dans *Le Temple du Soleil* est beaucoup trop brève. Elle ne dure en effet que quelques minutes alors qu'elle s'étend en réalité sur plusieurs heures, Hergé ayant confondu la durée très courte de la phase où la Lune cache entièrement le Soleil avec celle de l'éclipse entière. De plus, contrairement à ce qu'on peut lire dans ce même album, on ne trouve pas d'alligators mais des caïmans en Amérique du Sud. Autre invraisemblance: la météorite qui, dans *L'Étoile mystérieuse*, est tombée en Arctique ne devrait pas émerger paisiblement de l'océan comme nous la présente Hergé car, en réalité, elle aurait pulvérisé la croûte terrestre sous-jacente et creusé un cratère de plusieurs kilomètres de diamètre.

Par contre, la fusée lunaire et la pile atomique d'*Objectif Lune* sont des répliques exactes des véritables instruments. Le télescope qui traque le déplacement de la fusée à damier rouge et blanc est la fidèle copie du télescope de Schmidt du mont Palomar. Dans l'épisode *On a marché sur la lune*, Hergé représente les conséquences de l'apesanteur et le paysage lunaire avec un réalisme d'autant plus remarquable que l'album date de 1954, soit sept ans avant les premières missions spatiales, souligne Robert Mochkovitch, chercheur à l'Institut d'astrophysique de Paris.

Carrément visionnaire, Hergé fait glisser Tintin sur une mer de glace lunaire alors que le reporter explore la surface de notre satellite dans son saphandre. Le spectromètre à neutrons embarqué dans le *Lunar Prospector* semble en effet confirmer la présence d'eau sur la Lune en 1998 lorsqu'il détecte de grandes quantités d'hydrogène, principal élément du fameux liquide. Ailleurs, on fait le point sur la radiesthésie, en d'autres mots la physique du pendule, de laquelle Tournesol tire toutes ses intuitions devant un Tintin complètement incrédule. L'explication scientifique du physicien français Yves Rocard semble là encore donner raison à Tournesol, qui peut ainsi recouvrer sa réputation.

Dans un chapitre intitulé «Hergé sur le divan», on découvre le secret bien gardé de la famille Hergé qui expliquerait vraisemblablement certains traits de la personnalité du célèbre auteur. Traits qui se seraient réincarnés à travers les comportements déviant des personnages-vedettes, tels les Dupondt souffrant d'un dédoublement de personnalité et la Castafiore oscillant entre diva et la servante Marguerite.

Ailleurs, le spécialiste de linguistique et de philosophie du langage Alain Rey, qui dirige la rédaction des dictionnaires Le Robert, décrypte l'arumbaya, dialecte parlé par l'ethnie que rencontre Tintin dans *L'Oreille cassée*, ainsi que le syldave, langue de ce pays d'apparence balte qui résiste à la dictature de nature stalinienne. Rey voit dans ces deux langues inventées un pot-pourri franco-bruxello-flamand impossible à déchiffrer pour le lecteur franco-phonon belge.

Somme toute, ce magnifique *Tintin chez les savants* saura plaire à tous ceux qui ont connu Tintin dans leur enfance, qu'ils soient profanes ou rompus aux sciences.

TINTIN CHEZ LES SAVANTS
Sous la direction de Sven Ortoli
Éditions Moulinsart
Paris, 2003, 158 pages



SCIENCE

Pour jeunes débrouillards

GISÈLE DESROCHES

Le magazine *Les Débrouillards* et le Professeur Scientifex nous ont déjà livré plusieurs livres amusants et bien faits. Mais c'était il y a plus de dix ans! Cette fois, c'est la Cadillac des albums avec ses 64 pages grand format, photos couleur qui s'ajoutent aux illustrations et schémas explicatifs, couverture cartonnée et papier de grande qualité. Cela est dû à la collaboration avec Bayard Jeunesse Canada, qui prend en charge la publication du livre et permet également la diffusion plus fréquente des *Explorateurs*, le magazine nature et découvertes des 6-10 ans, devenu mensuel depuis septembre.

La formule des expériences — qui touchent surtout la physique et la chimie — est toujours aussi bien conçue, accompagnée de textes explicatifs clairs, de notes historiques et d'exemples d'application dans la vie quotidienne. Des 40 défis et expériences proposés, certains ne sont pas nouveaux, mais ils sont ici présentés de façon plus attrayante. Par exemple, on ne s'est pas contenté d'ajouter du vinaigre à une solution de bicarbonate, ce qui provoque une effervescence, mais on suggère ici de faire un montage afin que la réaction chimique ressemble à une spectaculaire éruption de volcan miniature... Par ailleurs, comment percer un ballon sans le faire éclater? Comment déshabiller un œuf sans en casser la coquille? Comment créer une structure capable de supporter son propre poids avec simplement une centaine de feuilles de papier? Voici quelques-unes des expériences proposées. Un bon livre, bien fait.

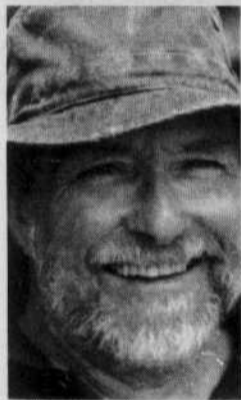
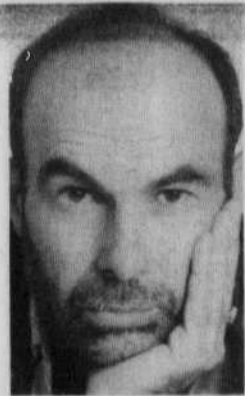
LES EXPÉRIENCES DES DÉBROUILLARDS

Professeur Scientifex et al.
Illustré par Jacques Goldstyn
Bayard Jeunesse
Montréal, 2003, 64 pages



ILLUSTRATION JACQUES GOLDSTYN

Luc Baranger
Visas antérieurs
La Noire



François Barcelo
L'ennui est une femme à barbe
Série Noire

Maurice Dantec
Villa Vortex
La Noire



Chantal Pelletier
More is less
Série Noire

Cécile Philippe
Salut Lulu!
Série Noire



Erik L'Homme
Le Livre des étoiles (3 vol.)
et *Contes d'un royaume perdu*/Gallimard



Donald Grant
près de 30 titres de la collection
Mes premières découvertes/Gallimard



Olivier Tallec
5 titres *Mon imagier* et
Anton et la musique cubaine/Gallimard

Florence Thinar
Les 1000 mots de l'info!
Gallimard et *Mondes rebelles junior*/Michalon

SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

SAMEDI 15 NOVEMBRE DE 11H00 À 12H00
DIMANCHE 16 NOVEMBRE DE 13H00 À 14H00

ERIK L'HOMME, DONALD GRANT ET OLIVIER TALLEC
LUNDI 17 NOVEMBRE DE 10H00 À 11H00 ET DE 14H00 À 15H00

SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

SAMEDI 15 NOVEMBRE DE 14H00 À 15H00

Dai Sijie



PRIX FEMINA 2003

LE COMPLEXE DE DI

Les péripéties de Muo, psychanalyste ambulante, tentant de propager la doctrine freudienne à travers une Chine métamorphosée.
Par l'auteur de *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*.

DAI SIJIE SERA AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

SAMEDI 15 NOVEMBRE DE 16H00 À 17H00
DIMANCHE 16 NOVEMBRE DE 12H00 À 13H00

• SALON DU LIVRE •

ESSAIS

Un vrai regard critique sur l'économie

MARCEL FOURNIER

Enron et Tyco aux États-Unis, Vivendi en Europe: opacité, salaires et avantages divers scandaleusement élevés, malversations. Des têtes dirigeantes tombent, certains cadres, comme M. Kozłowski, sont entraînés en justice et d'autres, condamnés. Manque d'honnêteté, de rigueur et de transparence: telles seraient les causes d'une mauvaise gestion qui aurait entraîné des entreprises multinationales à la faillite. Il suffirait donc que les gestionnaires et les entrepreneurs redevenaient vertueux et qu'ils redécouvrent l'éthique (du protestantisme, dirait Max Weber) pour que le monde soit sauvé.

Dans un petit livre qui a la facture d'un pamphlet et qui est publié aux Éditions Raisons d'agir (fondées par Pierre Bourdieu), Frédéric Lordon se donne comme tâche de dénoncer cette nouvelle mode dans le monde des affaires et de mettre en évidence le travail de structures plus profondes.

L'analyse se veut sérieuse, rigoureuse, en même temps qu'accessible au grand public (avec glossaire). Frédéric Lordon jette un regard critique sur les grands processus du système économique actuel: financiarisation du capitalisme, déréglementation, modèle de la croissance externe, etc.

Le système s'emballer d'autant plus facilement que s'échauffe le monde des affaires. Comme Sombart à son époque, Lordon prend un malin plaisir à décrire les traits psychiques du nouvel entrepreneur: la construction d'un empire et l'ivresse du capitaine d'entreprise sont des motifs tout aussi forts que l'argent ou le profit. Non seulement la cupidité mais aussi la volonté de puissance. C'est la période des fusions-acquisitions à marche forcée. Un Jean-Marie Messier, ex-p-d.g. de Vivendi, apparaît comme un emblème d'une époque: il est «une synthèse ambulante d'avidité et de mégalomanie». Folie des grands, hystérie collective, désir de richesse sans limites, emballer spéculatif: ce sont là, conclut Lordon, les ingrédients d'un mélange explosif. Et qui paient les premiers? Ce sont évidemment les salariés qui, selon Lordon, sont trois fois floués: d'abord, comme détenteurs d'emploi, ils font face à des licenciements massifs; ensuite, comme épargnants par l'entremise de l'actionnariat, ils sont appauvris, voire ruinés. L'heure est donc grave.

Que faut-il faire? Administrateurs indépendants, transparence et éthique: ces trois mots magiques résumant aujourd'hui les grandes propositions de réforme de la «corporate governance». Cet ensemble de pratiques, actuellement à la mode, vise à mieux aligner les comportements des ma-



Jean-Marie Messier, ex-p.-d.g. de Vivendi.

nagers sur les intérêts des actionnaires. Tout le monde se veut vertueux. «L'heure est à la catéchèse», ironise Lordon, qui ajoute: «La survie du marché vaut bien un sermon.» Le discours du capitalisme s'attache donc «à combler le manque de morale altruiste par des constructions morales de substitution: morale du bien commun matériel, morale du risque, morale de "création" et du "progrès"». On n'a jamais autant entendu parler de morale. Mais tout cela n'est, selon Lordon, qu'illusion: la «corporate governance», la transparence et les discours moralisateurs ne sont que des moyens pour détourner l'attention des vrais problèmes, qui tiennent aux structures «primaires» du capitalisme. Ces vrais problèmes sont les suivants: «la parfaite liberté de mouvement des capitaux, la force de frappe déposée dans les bilans des grands fonds d'épargne, le dévouement des participations croisées qui laissent les entreprises encore plus vulnérables que jamais aux sanctions actionnariales».

Frédéric Lordon ne propose pas comme tel de solutions, si ce n'est de dire que la réglementation et l'intervention de l'État ne sont pas synonymes de goulag. Sa position est un mélange de critique radicale et d'utopisme: il rêve un peu, avoue-t-il, de la disparition prochaine du capitalisme libéral, mais il ne dit pas un mot sur ce qui pourrait le remplacer. Il réussit cependant, parfois avec peu de démagogie, à déconstruire le nouveau discours dominant. Et une chose devient évidente: la vertu ne sauvera pas le monde.

ET LA VERTU SAUVERA LE MONDE... APRÈS LA DÉBÂCLE FINANCIÈRE, LE SALUT PAR L'«ÉTHIQUE»?

Frédéric Lordon
Éditions Raisons d'agir
Paris, 2003, 125 pages

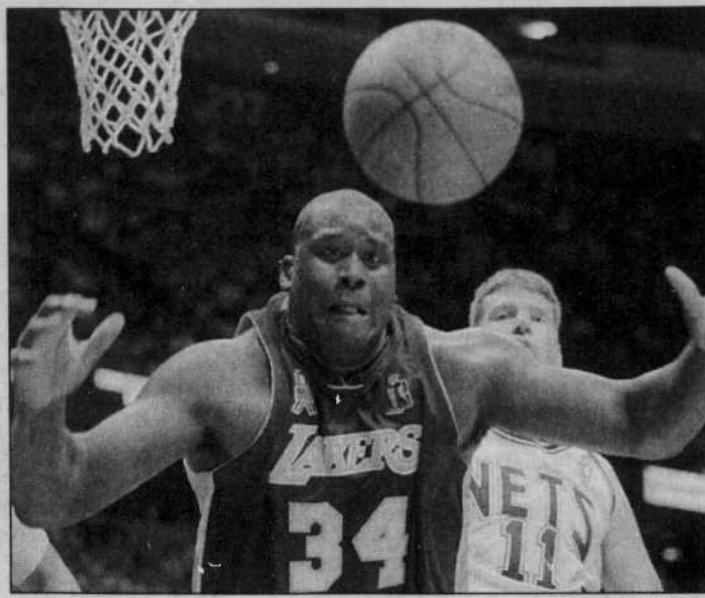
Les clichés du sport, dans son livre à lui

JEAN DION
LE DEVOIR

Il y a trois ans, quand on apprit que le cérébral et réputé entraîneur-chef des Lakers de Los Angeles, Phil Jackson, avait remis un exemplaire d'*Ecce Homo* de Friedrich Nietzsche à son joueur-vedette Shaquille O'Neal, la réaction des «observateurs» du merveilleux monde du sport fut unanime: sourire en coin. Al-lons donc, le grand Shaq, du haut de ses sept pieds quatre pouces, lisant Nietzsche dans le texte? Si ça se trouve, il n'est même pas capable d'épeler Nietzsche...

Se trouvait ainsi confortée une idée profondément ancrée: philosophie et sport, s'il ne s'agit pas de domaines tout à fait incompatibles, sont si distants l'un de l'autre que toute tentative de les juxtaposer serait stérile, sinon carrément ridicule. On aura beau souligner jusqu'à demain matin l'importance de «la force du mental» sur la route parsemée d'embûches qui mène à la victoire, on reste dans l'ordre du concret; la philo, en revanche, c'est trop compliqué, trop abstrait, trop éthéré. Penser et suer, combats opposés. Le sport, après tout, n'est pas chose à prendre au sérieux au sens strict du terme.

Et pourtant. Le sport, comme manifestation culturelle, suscite une quantité infinie de commentaires. À défaut de faire du sport, on en parle. Et comme on en parle vraiment beaucoup, inévitablement, surgissent tôt ou tard les phrases toutes faites, les formules creuses qui disent tout et rien à la fois, les clichés, quoi. *Y en aura pas de facile. Il faut donner son 110%. L'important n'est pas de gagner mais de participer. On va les prendre une par une. C'est pas fini tant que c'est pas fini.* Selon les exégètes, on dénombrerait plusieurs centaines



MIKE BLAKE REUTERS

On imagine mal le joueur-vedette des Lakers, Shaquille O'Neal, du haut de ses sept pieds quatre pouces, lisant Nietzsche dans le texte.

de ces passe-partout employables à toutes les sauces, un peu comme Claude Provost dans le temps.

Mais si, par-delà leur insondable banalité apparente, les clichés du sport traduisaient des vérités éternelles, fondamentales, objets de la réflexion humaine la plus poussée depuis la nuit des temps? (Au contraire des stéréotypes, les clichés sont, par essence, toujours vrais, sinon ils seraient autre chose. Semble-t-il.) Si, en les émettant, on se trouvait à faire de la philosophie, fût-ce par inadvertance et de façon un peu simpliste? S'il était possible, à leur étude, de discerner en filigrane les questionnements d'Aristote, les préoccupations de Thomas d'Aquin, les angosses de Descartes, les découvertes de Rousseau — non, pas Bobby, l'ancien numéro 15 de nos Glorieux — et les conclusions de Sartre? Les rap-

prochements seraient-ils fantaisistes ou exagérés?

Pas du tout, répond Jean-François Doré. «Derrière les apparences souvent triviales des activités sportives se cache généralement une pensée profonde applicable à toute la société», écrit-il, tout en sachant cependant mieux que quiconque que la preuve à en faire n'est pas aisée. Rien n'est aisé, en fait: après tout, Doré anime, à la radio de Radio-Canada, une émission sportive qui s'intitule *Y en aura pas de facile* et, titulaire d'un doctorat en philosophie, faisant la jonction de ses deux passions, il vient tout juste de publier un essai intitulé *Y en aura pas de facile* (sous-titre: *Dix clichés du sport et leurs racines philosophiques*). On ne pourra certes pas lui reprocher de manquer de suite dans les idées reçues.

D'ailleurs, disons-le tout de suite que c'est la faute de Dieu si

y en aura pas d' facile, lui qui en dépit de son infinie miséricorde s'avisait de chasser Adam et Eve du paradis terrestre et leur imposait d'enfanter dans la douleur, de travailler à la sueur de leur front pour un quignon de pain et d'avoir pour tout espoir que ce sera mieux de l'autre bord, comme quand il y avait juste six équipes. Toutes choses déplorablement expliquées dès le premier chapitre du livre.

Ce bouquin, pourrions-nous dire, consiste en un parcours initiatique conçu pour l'amateur moyen. Articulées autour de trois thèmes principaux — le travail, la compétition et la relation entre le corps et l'esprit —, chacune des sections prend appui sur un poncif du sport attribué, souvent erronément comme pour lui donner de la crédibilité, à une personnalité connue: Claude Ruel, Vince Lombardi, Pierre de Coubertin. Dans son livre à lui, Doré explore ensuite ses racines philosophiques, à travers l'exploration de l'idée qu'en ont faite les grands penseurs de l'histoire, sans pour autant s'enfermer dans le jargon réputé rébarbatif de la discipline. Bref, un appel à la réflexion qui exige que le lecteur vienne pour jouer mais qui ne le forcera pas à travailler exagérément fort dans les coins.

Et puis, on rigole pas mal. S'instruire en s'amusant, n'est-ce pas la plus noble des entreprises humaines?

Faudrait penser à envoyer ce bouquin à Shaq. Peut-être que cela aiderait les Lakers à retrouver le poil de la bête abandonné sur le sentier de la victoire morale, comme disait... qui déjà?

Y EN AURA PAS D'FACILE

Jean-François Doré
Leméac
Montréal, 2003, 211 pages

De la haine antiraciste

LOUIS CORNELLIER

L'antiracisme peut-il inciter à la haine? C'est à un essai de compréhension de ce paradoxe que se livre Alain Finkelkraut dans un opuscule intitulé *Réflexions sur l'antisémitisme qui vient*.

Fondée sur un «humanisme révisé», tout entier contenu dans les trois mots de ce serment: «Plus jamais ça!», l'Europe souriante d'aujourd'hui, selon le philosophe, communierait dans un refus absolu de la politique de puissance, de l'empire, du bellicisme et du nationalisme. Résultat: elle en voudrait aux Juifs, et à Israël, dont les agissements trahiraient un refus du serment commun: «Loi de mettre en cause l'inquiétante étrangeté des Juifs, on leur en veut de nous rejoindre au moment où nous nous quittons, on se désolait de leur assimilation à contre-temps et du chassé-croisé qui les fait

tomber dans l'idolâtrie et la sanctification du Lieu quand le monde éclairé se convertit en masse au transfrontiérisme et à l'errance [...].»

La crainte européenne de voir réapparaître la haine raciale aurait donc donné naissance à «une exubérance antiraciste qui recode tout drame — actuel ou ancien — dans les termes de l'alternative entre tolérance et stigmatisation». Résultat: il n'y a plus d'ennemi, il n'y a que de l'Autre. Or, ajoute Finkelkraut, si «être en guerre avec son ennemi est une possibilité humaine» qui peut déboucher sur des compromis, «faire la guerre à l'Autre est un crime contre l'humanité» et demeure absolument condamnable. Dans cette logique, les Juifs d'Israël, appuyés par les États-Unis, ne peuvent être que condamnables puisqu'ils s'en prennent à cet Autre contemporain par excellence qu'est le Palestinien: «Conclusion: là où la morale a fait place nette de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Alain Finkelkraut

l'ennemi, celui-ci resurgit sous la forme démoniaque de l'ennemi de l'Autre, c'est-à-dire de l'ennemi du genre humain.

Ce simplisme philosophique,

qui s'impose comme une morale universelle («quoi qu'il arrive, prendre toujours le parti de l'Autre»), engendre, écrit Finkelkraut, deux conséquences délétères: l'incapacité de penser la complexité du conflit israélo-palestinien et une forme de progressisme antisémite qui refuse, bien entendu, de s'assumer comme tel.

La mise en garde d'Alain Finkelkraut, qui a beaucoup et magnifiquement réfléchi sur la question juive dans plusieurs ouvrages, doit être entendue. Son ouvrage est bref mais puissant.

AU NOM DE L'AUTRE

RÉFLEXIONS SUR L'ANTISÉMITISME QUI VIENT
Alain Finkelkraut
Gallimard
Paris, 2003, 40 pages



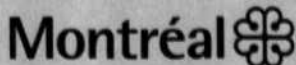
GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL
Lauréate 2003



Lise Tremblay
La héronnière
LEMÉAC

«Une fresque sensible et poignante du monde d'aujourd'hui, par une prosatrice de tout premier ordre.»
Monique LaRue,
Présidente du jury

www.ville.montreal.qc.ca/culture



Triptyque www.generation.net/triptyq Tél.: (514) 897-1666

Paule Turgeon
Au coin de Guy et René-Lévesque

«Le roman policier revampé»
Sophie Pouliot, *Le Devoir*

Paule Turgeon
Au coin de Guy et René-Lévesque
polar, 214 p., 18 \$

Juan Butler
Journal de Cabbagetown
roman, 262 p., 20 \$
C'est une histoire sordide, merveilleusement écrite, un document social sur la violence retendue et comment celle-ci influence la vie des gens.
Don McLean, *Le Devoir*, 11/11/03
Une traduction de Michel Albert

LES MONSTRES

Un numéro dirigé par Marie Hélène Poitras des textes de Nelly Arcan, Maggie Blot, Laurent Chabin, Guillaume Corbeil, Julien Fortin, Jean-Sébastien Huot, Benoît Jutras, Luc LaRoche, Luc LaRoche, Grégory Lemay, Jonas M., Tristan Malavoy-Racine, Catherine Mavrikakis, Christian Mistral, Patrick Nicol, Christine Palmieri, Dominick Parenteau-Lebeuf, Ève Patenaude, Marie Hélène Poitras, Jean-Sébastien Trudel, Claudine Vachon, Marc Vaillancourt, Guillaume Vigneault

REMISE DU PRIX DE LA BANDE À MCEBIUS 2003
le dimanche 16 novembre à 14 heures sur la scène de l'Agora au Salon du livre de Montréal.
Les finalistes de cette année sont André-Guy Robert pour *Un autre hundi* (Mœbius 94), Steve Savage pour *Généalogie du travail* (Mœbius 94) Carol Shields pour *Mrs. Turner tond le gazon* (Mœbius 96).
TARIF D'ABONNEMENT
4 NUMÉROS PAR ANNÉE (TAXES INCLUSES): 30 \$ PRIX AU NUMÉRO: 10 \$
MCEBIUS 2009 rue Marie-Anne 101 Montréal, Québec H3T 1S1
Tél. (514) 897-1666

• SALON DU LIVRE •

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Au pays des Yankees



Louis Cornellier

Richard Hétu, correspondant du journal *La Presse* à New York, est un éclairer hors pair. Toujours dynamiques et divertissants, ses reportages dominicaux sont surtout révélateurs de l'état de la grande nation américaine dans ses constantes comme dans ses changements d'humour. Installé à New York depuis 1994, Hétu, ce Québécois «café au lait» qui est «né à Lachine de l'union brève mais fulgurante entre une fille blanche de Joliette et un fils noir de Cap-Haïtien» avant d'être adopté, à l'âge de six mois, «par une famille de Québécois "pure laine"», est imprégné de culture américaine, mais il garde, à l'égard de son pays d'adoption, une saine distance critique. Cette position lui permet de nous présenter les États-Unis avec passion et lucidité. Aussi, aimant et chaleureux, son regard n'en reste pas moins sans complaisance, la plupart du temps.

Sa *Lettre ouverte aux antiaméricains*, malgré un titre qui annonce un contenu pamphlétaire à la Jean-François Revel, s'avère fidèle à sa démarche journalistique d'ensemble. Présentée, en avant-propos, comme «une modeste contribution à un débat urgent et vital», elle vise à contribuer à l'accroissement de «la compréhension des réalités américaines» par les Québécois qui se contentent trop souvent, déplore l'auteur avec raison, «de recycler les thèses plus ou moins antiaméricaines émanant de la France ou, plus étrange encore, des États-Unis».

Son titre, en ce sens, est trompeur, car, d'abord, il ne s'agit pas vraiment, sur le plan stylistique, d'une lettre et, ensuite, parce que les dix chapitres qui la composent ont, pour la plupart, peu à voir avec l'idéologie antiaméricaine comme telle. «Les États-Unis sans préjugés» ou encore «Le Pouls de la nation américaine» sont des exemples de titres qui, me semble-t-il, auraient mieux convenu à ce projet.

Bush contre le rêve américain

«Que ça nous plaise ou non, nous sommes tous américains», écrit Richard Hétu à ses destinataires québécois, en leur rappelant la participation de leurs an-

cêtres à la conquête de l'Ouest américain au moment de l'expédition de Lewis et Clark au XIX^e siècle.

Cela ne veut surtout pas dire, toutefois, qu'il faille faire nôtres toutes les lubies de nos imposants voisins du Sud. Très critique à l'endroit de l'administration Bush et de son unilatéralisme malsain, le journaliste se désole de la complaisance que leur réservent les grands médias américains.

À l'époque de l'engagement du pays au Vietnam, cette presse avait été à la hauteur de ses missions informatives et critiques. Mais aujourd'hui? Le célèbre Bob Woodward, par exemple, qui a fait sa réputation et celle du *Washington Post* en révélant le scandale du Watergate, «est devenu une sorte de courtisan, recueillant les confidences des puissants de Washington et écrivant des livres souvent complaisants».

Juste avant la guerre en Irak, «les chaînes d'information ont nue n'ont pour leur part fait qu'amplifier l'argumentaire de l'administration Bush». Quant à lui, le prestigieux *New York Times* a fini par dire non à une guerre unilatérale, mais ce non «était bien tardif, et plutôt tortueux». En reprenant aveuglément certaines informations mensongères provenant de l'administration Bush, le *Times*, conclut Hétu, «a échoué dans son rôle de leader de l'information».

Les États-Unis, dans ce dossier, ont eu tort et «la France n'a pas fait preuve d'antiaméricanisme en refu-

sant d'endosser la vision radicale des néoconservateurs de Washington vis-à-vis du Moyen-Orient». Mais cet antiaméricanisme, qui exprime «l'insatisfaction d'un grand nombre de personnes face aux inégalités et aux injustices de la planète», existe bel et bien, précise par ailleurs Hétu, et il sert surtout aux «disciples d'Oussama ben Laden, qui trouvent ainsi justifiée leur haine à l'égard des États-Unis, et aux faucons de l'administration Bush, qui se voient ainsi confirmés dans leur hostilité à l'égard de la communauté internationale». Tout, pourtant, et quoi qu'en disent Chomsky et ses partisans, n'est pas la faute des États-Unis, entre autres dans le cas du monde arabe qui n'a pas attendu l'oncle Sam pour restreindre la liberté, exclure les femmes et négliger l'éducation du peuple.

Une gauche égarée

La gauche américaine, d'ailleurs, devrait se livrer à un examen de conscience. N'est-elle pas en partie responsable, au fond, de la victoire républicaine aux dernières élections, elle qui a confondu «activisme et politique» en jetant son dévolu sur Ralph Nader, candidat du Parti Vert, au lieu de contribuer à la victoire de Al Gore, «l'allié naturel»? Cette stratégie de la politique du pire, ce refus du vote pragmatique, doit lui être reprochée, selon Richard Hétu, qui s'en prend ici à une des têtes d'affiche de cette gauche qu'il dit caviar, ou limousine libérale, pour bien marquer sa désapprobation. Michael Moore, écrit-il, «ce grand critique de la politique étrangère américaine, ce défenseur de la veuve et de l'orphelin, n'a rien voulu voir des conséquences prévisibles d'une administration Bush pour le pauvre monde qu'il prétend défendre. Shame on you, Michael Moore, shame on you!»

Dans le paysage politique américain, Richard Hétu se situe, pourrait-on dire, au centre gauche, dans la tradition démocrate. Il n'est donc pas surprenant de le voir, dans ces pages, se réjouir du recul de la popularité de la peine de mort aux États-Unis et y aller d'un portrait plutôt sympathique de Hillary Rodham

Clinton, la première First Lady présidentielle dont il souligne les influences chrétiennes de gauche.

Plus surprenante, toutefois, est cette analyse somme toute positive qu'il réserve à la présidence de Ronald Reagan. L'homme, écrit-il, malgré ses défauts, «a eu raison de tous les experts» en optant pour la ligne dure dans l'affrontement entre l'Occident et l'Union soviétique. Au sujet du Nicaragua, mais de manière beaucoup moins convaincante, il donne aussi raison à Reagan. Les États-Unis, ajoute-t-il, ont erré au Vietnam, dans certains pays d'Amérique latine et du Moyen-Orient, mais ils ont «sauvé l'Europe de la barbarie» deux fois, «se sont dressés contre le communisme soviétique», «ont éjecté l'Irak du Koweït», «ont arrêté le massacre dans les Balkans» et, pour revenir à l'époque Reagan, ont contribué à faire advenir la démocratie là où plusieurs dictatures de droite sévissaient. Ce fut, donc, parfois le pire, mais souvent le meilleur, argumente-t-il de façon fort discutable, mais intéressante.

«La source de l'antiaméricanisme», écrit Richard Hétu, c'est bien sûr le pouvoir des États-Unis. Mais ce pouvoir ne peut-il être utilisé pour le progrès de la planète? Americanophile nuancé, le journaliste veut y croire et c'est la raison pour laquelle il souhaite le départ de l'administration Bush et la fin de cette tentation impériale qui s'exprime dans un inacceptable unilatéralisme. Formulons le même souhait, tant il est vrai qu'«il en va du salut de l'Amérique», et du reste du monde faudrait-il ajouter, «qui ne peut mener le monde toute seule sans trahir l'idée qu'elle se fait d'elle-même».

LETTRE OUVERTE AUX ANTIAMÉRICAINS

Richard Hétu
VLB éditeur
Montréal, 2003, 152 pages

louiscornellier@parroinfo.net

HISTOIRE

Une histoire du Boulot vers...

CLAUDE TURCOTTE
LE DEVOIR

Le Boulot vers... — qui depuis 20 ans a aidé près de mille jeunes en difficulté à réintégrer le monde du travail et peut-être surtout à retrouver l'équilibre personnel nécessaire à une bonne réinsertion sociale — constitue un bel exemple et même un modèle à suivre.

Cette petite institution qui œuvre dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve n'aurait certainement pas vu le jour si trois personnes n'avaient pas décidé de faire quelque chose pour donner un coup de pouce à une jeunesse désemparée dans leur milieu, alors que tout semblait s'effondrer autour d'eux, comme les grandes usines qu'étaient la Vickers et la Dominion Bridge. Puis, ce petit noyau de citoyens a réussi peu à peu à se trouver des appuis dans tous les milieux, sociaux, politiques et des affaires.

Au fait, c'est aussi à une person-

ne fort active dans les milieux communautaires d'Hochelaga-Maisonneuve, Anne-Marie Mottet, que l'on doit un livre qui retrace la petite histoire du Boulot vers... Le titre de cet ouvrage est fort joli, mais il est également vrai au sens littéral. *Le Boulot vers... 20 ans à meubler des vies*. En effet, la preuve a souvent été faite dans le passé. Travailler le bois, comme menuisier ou ébéniste, peut aider à reconstruire une vie, surtout si l'on y ajoute l'apprentissage de la discipline. Et c'est ce qu'on fait depuis 20 ans au Boulot vers...

Anne-Marie Mottet raconte cette histoire depuis ses modestes débuts en parlant des trois partenaires fondateurs, mais aussi de ceux qui ont contribué à la survie de cette entreprise fragile, comme membres du conseil d'administration, comme député ou ministre, comme dirigeant d'entreprise bien branché sur les réseaux de financement et même comme artiste. Par exemple, c'est l'homme d'affaires Gérard Le-

beau qui en 1990 a suggéré la tenue d'un concert-bénéfice pour amasser des fonds. À partir de 1991, de grands noms du milieu artistique ont apporté leur contribution une fois par année, de Louis Quilicot à Diane Dufresne. Le concert de 2002 avec Jean-Pierre Ferland a permis de recueillir plus de 226 000 \$. Sur une période de 20 ans, les revenus totalisent près de 1,5 million.

Le livre de Mme Mottet présente d'autres statistiques, notamment sur les caractéristiques des stagiaires, dont l'âge moyen est de 21 ans, et sur le taux d'intégration

de ces derniers. En somme, c'est un ouvrage à lire pour quiconque songe à intervenir dans les milieux défavorisés avec l'intention d'aider des gens à se reprendre en main. De plus, les droits générés par la vente de ce livre seront remis au Boulot vers...

**LE BOULOT VERS...
20 ANS À MEUBLER
DES VIES**
Anne-Marie Mottet
Boréal
Montréal, 2003, 222 pages

L'original!

- Plus de 2000 vins dégustés et répertoriés
- Les Grappes d'or 2004
- Les meilleurs vins à boire en 2004

Phaneuf
le guide du vin
23^e édition

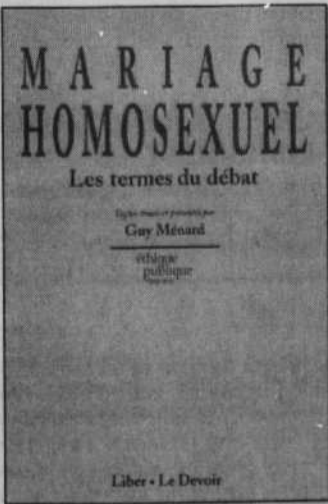
LES ÉDITIONS DE L'HOMME

LIBER • LE DEVOIR

«Éthique publique hors série»

Mariage homosexuel
Les termes du débat

Textes choisis et présentés par Guy Ménard



45 collaborateurs parmi lesquels
Claude Ryan
Svend Robinson
Margaret Somerville
Gilles Bibeau
Réal Ménard
Michel Dorais
Denise Bombardier
Marc Bellemare
Gai écoute
Pierre Gagnon

282 pages, 24 dollars

Un ouvrage bilan sur la question du mariage homosexuel

Félicitations
au compositeur François Morel

lauréat du prix Serge-Garant 2003



LA FONDATION
ÉMILE
NELLIGAN

Un acteur culturel important dans la société québécoise depuis 1979

www.fondation-nelligan.org
info@fondation-nelligan.org

Prix Émile-Nelligan
Prix Gilles-Corbeil
Prix Serge-Garant
Prix Ozias-Leduc

Il a couru plus vite que la beauté

Jean Cocteau
La Belle et la Bête
Préface de Serge Toussaint

Jean Cocteau

L'ÉDITION ANNIVERSAIRE

Le sang d'un poète
Le testament d'Orphée
La Belle et la Bête
Clair-obscur
Entretiens sur le cinématographe
Du cinématographe
Théâtre de poche
La difficulté d'être

ÉDITIONS DU
ROCHER

Les Communications
Jo Ann Champagne

Salon du livre de Montréal - stand 904

♦ SALON DU LIVRE ♦

HISTOIRE

Papineau, le seul qui n'ait pas fui

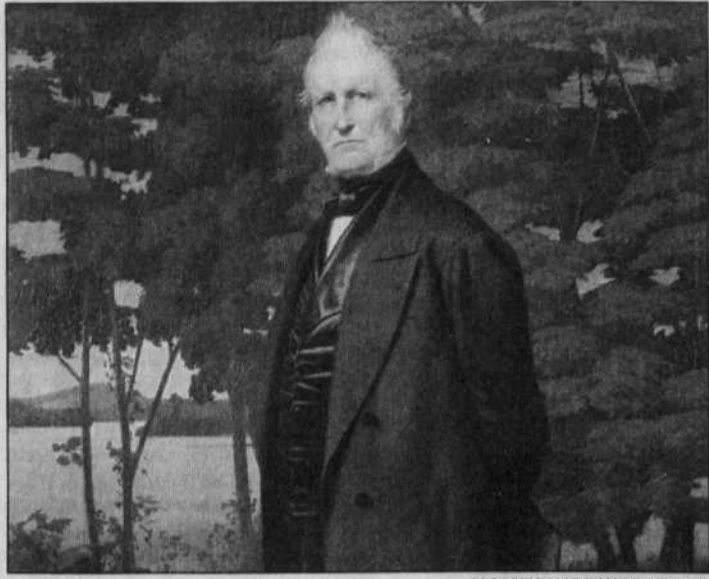
MICHEL LAPIERRE

On n'imagine guère le chef politique des Patriotes de 1837 accuser le chef militaire de ces mêmes insurgés, le vainqueur de la bataille de Saint-Denis, d'être «serf de l'Angleterre» et «serf du Haut-Canada» en plus de lui demander: «Depuis quand et de qui avez-vous épongé la haine que vous suintez par tous vos pores contre moi?» Ce sont pourtant les propos que Louis-Joseph Papineau tient à Wolfred Nelson dans une lettre publiée, le 3 juin 1848, dans *L'Avenir*, le journal des libéraux radicaux, ardents défenseurs du principe des nationalités.

Cette lettre, l'admirable érudit Georges Aubin l'a tirée de l'oubli en la publiant dans *Cette fatale Union*, recueil d'adresses, de discours et de manifestes, hier encore presque tous inaccessibles, dans lesquels Papineau, en 1847 et en 1848, condamnait avec virulence l'Union du Bas-Canada et du Haut-Canada, établie en 1841 par le gouvernement britannique. Exilé politique revenu au pays en 1845 à la suite de l'amnistie accordée aux insurgés, le grand tribun s'opposait au meneur Louis-Hippolyte La Fontaine, qui avait profité de son absence pour s'imposer en adoptant à l'égard du pouvoir colonial anglais une attitude beaucoup plus conciliante que la sienne.

Tirant parti de la pusillanimité populaire après la répression en 1837 et en 1838 du mouvement d'émancipation créé par Papineau, La Fontaine, après s'être opposé à l'Union, s'en fait le défenseur, une fois qu'elle est imposée par Londres. Quant à Wolfred Nelson, revenu d'exil et toujours acclamé comme le héros de Saint-Denis, il se sert de sa gloire pour justifier, lui aussi, le nouveau régime en cédant devant le fait accompli. Nelson a attendu plus de dix ans pour se souvenir tout à coup, dans un discours prononcé le 21 mai 1848, d'un crime horrible qu'il impute, comme par hasard, au grand adversaire de l'Union. En 1837, Papineau, prétend-il, a fui honteusement à la bataille de Saint-Denis! C'est l'argument suprême qu'on brandit encore aujourd'hui pour sous-estimer, dans l'histoire du Québec, l'importance de Papineau et de tout ce qu'il représente.

Cet argument peut maintenant nous paraître simpliste, voire infantile, mais il ne faut jamais perdre de vue qu'au milieu du XIX^e siècle le code moyenâgeux de l'honneur compte encore beaucoup, même dans les milieux éclairés, et qu'une grande partie de la population, analphabète à cause du manque d'écoles, ne peut guère aiguïser son sens critique. Sachant bien que le reproche que lui fait Nelson n'est qu'un détour pour discréditer sa lutte contre l'Union, Papineau ne se rabaisse pas à expliquer pourquoi il a quitté brusquement Saint-Denis en 1837 pour chercher refuge aux États-Unis.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Louis-Joseph Papineau soutient que l'Union, fondée sur l'iniquité fiscale et électorale, a été conçue pour favoriser le Haut-Canada au détriment du Bas-Canada en assujettissant davantage la nation canadienne-française.

Il laisse à son neveu et disciple, Louis-Antoine Dessaulles, présent à Saint-Denis, le soin de clarifier les faits en s'appuyant sur de solides témoignages. C'est Nelson, le chef militaire, qui, comme le relate Dessaulles, a dû ordonner à Papineau, le chef politique indocile, de s'en aller. Il fallait protéger la tête pensante du mouvement révolutionnaire, tête d'ailleurs mise à prix. «Nous sommes les bras, c'est à nous d'agir», a dit Nelson à Papineau.

Le débat de 1848, Papineau le maintient au niveau des idées politiques. Il reproche à Nelson, son détracteur, de trahir la cause libérale parce que celui-ci considère que l'Union a mené au gouvernement responsable et au triomphe de la démocratie. «Vous affirmez, lui lance-t-il, que les institutions de cette colonie, après l'acte d'Union, imposé malgré les neuf dixièmes des intéressés, et que vous ne pouvez pas amender, dites-vous, sont meilleures que celles que des hommes libres se sont données librement...»

À travers les neuf textes recueillis par Georges Aubin, Papineau soutient que l'Union, fondée sur l'iniquité fiscale et électorale, a été conçue pour favoriser le Haut-Canada au détriment du Bas-Canada en assujettissant davantage la nation canadienne-française. «Cette nationalité franco-canadienne est, dit-il, le premier de nos droits d'hommes et de citoyens... La première cause des nationalités de chaque peuple, c'est la langue maternelle.»

Loin d'être un repliement ethnique, la lutte pour l'émancipation nationale s'inscrit, à ses yeux, dans le combat de l'humanité pour le progrès et la liberté. Papineau l'associe au développement de l'éducation populaire, à l'essor de la presse, à l'avancement scientifique et à la reconnaissance des droits individuels. Il se félicite de voir que le Bas-Canada a été la première, «entre toutes les colonies anglaises», à

accepter la «naturalisation en faveur de tous les hommes, sans distinction de leur culte, ni du pays de leur naissance».

Un document inédit que publie Georges Aubin, en collaboration avec Renée Blanchet, nous confirme que Papineau, au cours de son exil à Paris, entretenait des liens étroits avec Lamennais, l'un des maîtres de l'école libérale. Mais ce document, le *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*, rédigé entre 1836 et 1846 par Lactance Papineau, fils de Louis-Joseph Papineau, nous apprend, par la même occasion, qu'un jeune Canadien, élevé dans un milieu libéral, pouvait fréquenter le cercle de Gobineau, l'écrivain qui publiera *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855)...

Rien n'indique que Lactance a été attiré par le racisme au contact de Gobineau. Mais ce membre de l'embellématique famille Papineau, celui qui sombrera dans une mégalomanie empreinte de mysticisme, nous fait entrevoir l'écueil de l'extrême droite française qui, jusqu'à la Révolution tranquille, menacera la modernité de notre mouvement d'émancipation nationale, suscité par les Patriotes. À l'abri aussi bien de cet écueil que de l'aliénation coloniale, Louis-Joseph Papineau ne reste-t-il pas, parmi nos chefs du XIX^e siècle, le seul qui n'ait pas fui ses responsabilités d'homme libre?

CETTE FATALE UNION

Louis-Joseph Papineau
Lux
Montréal, 2003, 224 pages

JOURNAL D'UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE À PARIS

Lactance Papineau
Varia
Montréal, 2003, 612 pages

PHILOSOPHIE

Le Canari éthique

«Ce livre est la meilleure introduction qu'on puisse lire à l'éthique de notre temps»

GEORGES LEROUX

L'analogie instituée par le titre est surprenante: de la même manière qu'on vérifiait autrefois la sécurité de l'air des mines en y envoyant des canaris avant d'y mettre en danger la vie des mineurs, plusieurs débats seraient appelés à remplir aujourd'hui, dans nos sociétés pluralistes et technologiques, une fonction d'indicateur de notre état de santé moral. Si, une fois lancés, ils se cancérisent ou explosent avec violence, c'est qu'il est peut-être temps d'examiner de plus près l'air que nous respirons. En vérité — et cela le livre exceptionnel de Margaret Somerville le montre à chaque page —, ce ne sont pas d'abord nos discussions qui sont les symptômes des dangers moraux auxquels nous sommes exposés, ce sont surtout tous les êtres humains, des embryons congelés aux corps souffrants euthanasiés, que l'extension exponentielle de la technique engage dans des procédures qui les font souffrir, les mutilent et les conduisent à une mort immorale.

Ce livre est la meilleure introduction qu'on puisse lire à l'éthique de notre temps. Pour les philosophes professionnels, il constitue une mise en question si radicale de leur attentisme et de leur procédure aguerrie qu'aucun d'entre eux ne sortira indemne de sa lecture; il n'est cependant pas d'abord écrit pour eux et il ne s'embarrasse aucunement de tous les réflexes paralysants de l'éthique philosophique, dont la question centrale serait comment parvenir à un jugement sur le bien? Ce livre est écrit par une scientifique, professeure à la fois de médecine et de droit à l'université McGill, et spécialiste de la bioéthique. Le concept de sa discipline n'est pas simple, et Margaret Somerville n'écrit pas comme si elle en maîtrisait tous les paramètres.

En une dizaine de chapitres, qui sont autant de dossiers sur des questions particulières, elle multiplie, en amenant son lecteur à un point d'essoufflement qui le fera devenir à son tour un canari éthique, les questions dans lesquelles, pour la première fois dans l'histoire humaine, la société est littéralement immergée. La reproduction humaine, le clonage humain, la xéno-transplantation (par exemple, les greffes d'organes de porc), l'euthanasie, l'interruption des soins, le contrôle parental d'un traitement médical, la circoncision, l'accès aux soins, la répartition des ressources, toutes ces questions résultent de situations réelles. Il ne s'agit pas,

pour une société qui ne comprend plus ce qu'est la vie. Le premier de ces principes est le respect de l'esprit humain, en tant que tel, et il implique le respect de son mystère intrinsèque. Le second de ces principes est le respect de l'esprit humain, en tant que tel, et il s'agit ici encore d'un respect du mystère d'une activité invisible et irréductible, qui résiste à sa naturalisation scientifique totale. Ces deux principes engagent l'exercice de responsabilités considérables, et comme chacun des chapitres de ce livre le montre clairement, ils exigent le courage de s'opposer aux fausses évidences du naturel et surtout aux requêtes excessives des droits: dans le premier cas, on dira que ce n'est pas parce qu'on peut le faire techniquement que cela est acceptable; dans le second, on dira que ce n'est pas parce qu'une technologie est disponible qu'on a le droit d'en exiger l'application pour soi.

De la formulation de ces principes à la pratique, on le devine, le chemin est rempli d'embûches. Le dernier chapitre du livre montre que l'auteur n'est ni candide ni impatiente: elle sait que le paradigme de décisions dans lequel nos sociétés sont précipitées est en voie de constitution, il ne faut donc pas le précipiter. Des livres comme celui-ci sont exemplaires et tous les étudiants devraient l'avoir en mains à un moment ou à un autre de leur formation, quelle que soit leur discipline, car il concerne tous les citoyens; tous dans leur vie personnelle, comme dans leur travail, sont de plus en plus confrontés à des décisions que rien ne permettrait dans l'ancien paradigme de prévoir. La justice n'est certes pas devenue obsolète et les problèmes de répartition sont encore omniprésents, mais l'éthique de la vie est devenue le milieu à la fois matériel et spirituel dans lequel désormais nous nous déplaçons, et le sol est déjà jonché de plumes jaunes désolées. Ce livre admirable a remporté le prix Avicenne de l'UNESCO, pour sa contribution à la réflexion sur les enjeux éthiques dans les sciences.

Vers un sacré laïque

Tenant pour acquis que nos sociétés sont désormais pleinement laïques, c'est-à-dire privées sur le plan collectif de normes héritées de traditions religieuses, Margaret Somerville soutient que certains consensus sont néanmoins possibles en vue de la formulation d'une forme de sacré laïque. Il s'agit de l'imposition d'une limite, claire et socialement acceptée, qui permet de trancher entre ce qui est en tout temps répréhensible et mauvais et ce qui est bien. Comme nous sommes témoins d'un important changement de paradigme en éthique, alors que nous passons de questionnements sur la justice et l'équité, dont les philosophes John Rawls et Jürgen Habermas demeurent les principaux théoriciens, à ces questions de bioéthique qui touchent de près tous les citoyens dans une autre dimension que celle de leur bien-être économique, puisqu'il s'agit de leur corps de la naissance à la mort, les principes qui justifient cette limite ne sont sans doute pas tributaires des mêmes procédures que celles qui légitiment les doctrines de la justice. On ne peut attendre indéfiniment ici les consensus par recoupement et les équilibres réfléchis toujours faits de compromis.

La bioéthique, telle que l'auteur la présente, est en fait toujours dans le présent vivant, c'est-à-dire dans le réel de la vie et de la mort. C'est la raison pour laquelle les deux principes qu'elle met en avant pour poser ce sacré laïque sont aussi nets qu'indiscutables: ce sont des axiomes de l'éthique

LE CANARI ÉTHIQUE

SCIENCE, SOCIÉTÉ ET ESPRIT HUMAIN
Margaret Somerville
Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag
Éditions Liber
Montréal, 2003, 313 pages

La raison contre la vie

GEORGES LEROUX

Cet ouvrage collectif pose à sa manière, en les reprenant dans des cadres de réflexion très diversifiés, les grands enjeux de la bioéthique contemporaine. Mais à la différence d'un livre comme celui de Margaret Somerville (*Le Canari éthique*, 2003, recensé ci-contre), qui se soucie d'abord de la précision du questionnement émergeant de l'application des techniques biomédicales, il s'agit ici d'élaborations qui discutent les enjeux du débat éthique dans son processus de détachement de la pensée moderne. S'agissant en effet du développement croissant d'éthiques locales, spécialisées, appliquées de manière toujours plus étroite à la formulation de protocoles balisant la recherche et la technologie, la question se pose de savoir ce qui reste de la pensée moderne de la rationalité.

C'est donc le statut même de la bioéthique qui est ici discuté, sur l'horizon de cette «gestion de la vie» dont des penseurs comme Hannah Arendt, Hans Jonas, Michel Foucault avaient déjà livré les prémisses.

Isabelle Lasvergnas, psychanalyste, qui a préparé ce collectif, le dit on ne peut plus clairement: il s'agit de l'héritage des Lumières, c'est-à-dire du questionnement sur les principes qui doivent accompagner la libé-

ration morale de l'humanité. Y a-t-il des limites au déploiement de la rationalité instrumentale? Unaniment, les auteurs rassemblés ici insistent sur l'urgence de les déterminer.

Les auteurs interviennent sur plusieurs questions, allant de la mise en question de la modernité (Thierry Hentsch) au corps machine (Marcelo Otero), aux xéno-greffes (Christian Saint Germain, auteur d'un livre sur le sujet). Notons un important article de David Le Breton sur l'intégrité génétique dans la recherche et les critiques décapantes de Louise Vandeland et d'Isabelle Lasvergnas sur le clonage humain. Ce livre se termine par un essai de Monette Vacquin, sur la perspective inquiétante de la mutation anthropologique résultant de manipulations génétiques, qui mettent en péril non seulement la filiation, mais tout le réseau symbolique par lequel l'identité humaine s'est constituée depuis des millénaires.

LE VIVANT ET LA RATIONALITÉ INSTRUMENTALE

Sous la direction d'Isabelle Lasvergnas
Éditions Liber, coll. «Éthique publique»
Montréal, 2003, 195 pages

ÉCHOS

Logique du complot

Au sujet du terrorisme présent et passé, Michel Bounan expose ce qu'il croit être la vérité: derrière plus ou moins chaque crime terroriste plane l'ombre d'une manipulation policière à laquelle les médias prêtent sottement leur concours. Les exemples cités sont nombreux, mais les preuves sont néanmoins fort minces. Ce livre fournit-il seulement des preuves, sinon celle-ci, qui résume fort bien le livre en soi: «L'extraordi-

naire succès populaire du livre de Thierry Meyssan, *L'Effroyable Imposture*, soulignant le rôle des services secrets américains dans les attentats du 11 septembre 2001, montre à l'évidence l'importance quantitative de cette opinion publique pour qui le terrorisme actuel est largement manipulé par ses prétendus ennemis.» En somme, il suffit qu'une thèse délirante suscite beaucoup d'intérêt pour qu'on la tienne pour vraie. Et c'est ce que fait Bounan de bout en bout dans *Logique du terrorisme*, publié chez Allia... (J.-F. N.)

l'état du monde 2004
Annuaire économique et géopolitique mondial
23^e édition
Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III^e millénaire
Entièrement renouvelé
672 pages • 29,95 \$

cuvée 2004
Guide Aubry
des 500 meilleurs vins et spiritueux
Un guide fait sur mesure pour ceux et celles qui veulent aller droit au but et savourer les meilleurs vins et spiritueux, en compagnie d'un pétillant spécialiste, le chroniqueur du *Devoir*.
Stanké
QUEBECOR MEDIA

• SALON DU LIVRE •

MUSIQUE

La fusion de l'opéra et du film

Un merveilleux panorama des musicaux et autres incursions du cinéma dans l'univers sonore

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Réal Larochelle est ce Québécois critique et professeur de cinéma qui nous aide à entendre le cinéma, un art trop souvent perçu à travers son seul langage visuel. Grâce à des ouvrages comme *Écouter le cinéma* et, aujourd'hui, *Opérascope*, l'aspect sonore et musical du septième art retrouve à travers lui ses lettres de noblesse. Son œuvre fouillée, et souvent sans rivale, en devient essentielle. *Opérascope* est un livre à la fois savant, passionnant et très documenté sur un sujet qui n'avait pas été jusqu'ici traité dans son ensemble: l'opéra filmé en Amérique du Nord.

«Un premier travelling à vol d'oiseau sur la fusion de l'opéra et du film en Amérique du Nord laisse paraître un constat très net: l'opéra filmé n'existe pas, explique l'auteur. Pas plus aux États-Unis qu'au Québec et au Canada.» Et toc!

Mais pourquoi consacrer 428 pages à un non-phénomène? demanderez-vous. L'auteur répondra que si l'«Opérfilm» qui fleurit en Europe n'a pas de pendant en Amérique, le film-opéra est très répandu de notre côté de la mare Atlantique, mais d'une telle manière qu'il refuse tout lien de parenté avec l'opéra filmé conventionnel. Bref, une espèce endémique a poussé ici. «Comme les cinémas nord-américains n'ont jamais pratiqué l'opéra filmé de ce répertoire traditionnel, mais ont produit de nombreux films musicaux dramatiques et lyriques, la seule question pertinente en la matière porte sur l'émergence d'un film-opéra ou d'un opéra audiovisuel nouveau, hors normes, atypique.»

Leonard Bernstein refusait de voir le musical comme l'opéra américain: «Peut-être, admettait-il, le mot opéra n'est pas celui qui convient.»

Les «Musicals», certaines œuvres underground américaines de même que les opéras audiovisuels nés d'expérimentations canadiennes et québécoises sont aux yeux de Réal Larochelle les formes modernes et nord-américaines de l'opéra filmé et l'objet de sa présente étude.

Visitant ce corpus finalement très vaste, l'auteur s'attarde sur des cas emblématiques. En filigrane, il interroge deux cinéastes passionnés par ces questions: le Français Alain Resnais et le Québécois François Girard.

Le parcours de l'opérascope est jalonné par les propos de Kurt Weill, compositeur visionnaire qui à l'aube de la commercialisation du film sonore s'était passionné pour les nouveaux lieux audiovisuels de la composition. Il est ja-



Les années 30 furent foisonnantes pour les comédies musicales. Fred Astaire y est notamment apparu et la décennie s'est terminée sur le triomphe de *Wizard Of Oz* avec Judy Garland à sa proue.

lonné aussi par les expériences du Québécois Maurice Blackburn à l'ONF, et par Michel Fano qui travailla à une conception sonore filmique intégrale.

Le livre de Réal Larochelle offre un merveilleux panorama des musicaux et autres incursions du cinéma dans l'univers sonore. Ce faisant, il remonte aux grandes époques du genre: 1929 fut l'année de la naissance du musical filmique avec *The Love Parade* et *Applause*. Mamoulian, une figure de l'avant-garde intellectuelle de Broadway, plongea dans le musical. C'était parti. Les années 30 furent foisonnantes. Fred Astaire est apparu, la décennie s'est terminée sur le triomphe de *Wizard Of Oz* avec Judy Garland à sa proue. Les musicaux à contenu afro-américain se sont appropriés la culture noire en la folklorisant, voire en la parsemant de propos racistes, même Gershwin n'y échappa pas avec *Porgy and Bess*. Jazz et blues ont tellement nourri les musicaux qu'il fallait rendre à la communauté noire son héritage. Ce qui ne se fit pas sans peine ni gaffes. Disney tenta de son côté avec son *Fantasia* de marier le baroque et le kitsch à la musique classique sans convaincre son public.

Des grands jours au déclin du genre, le parcours des musicaux est passé par *Singing In The Rain*, *Amadeus*, *West Side Story* et *The*

Clockwork Orange, et Réal Larochelle s'arrête à marquer les jalons des grandes œuvres. En ce sens, *Carmen Jones* d'Otto Preminger marqua en 1955 la fracture entre l'Europe et L'Amérique. Ce film, par ailleurs remarquable, revisitait l'opéra *Carmen* en lui offrant une héroïne afro-américaine. Il fit fureur aux États-Unis, mais se retrouva interdit en France pour avoir dénaturé l'œuvre de Bizet.

Des chapitres très intéressants d'*Opérascope* rappellent les expériences de Maurice Blackburn sur la réalisation sonore au cours des années 50 et 60. Les réflexions d'Alain Resnais comme celles de François Girard qui a mis au monde son merveilleux *Trente-deux films brefs sur Glenn Gould*, aident à comprendre cette musicalité en construction à travers le siècle, transmuée par des sensibilités d'artistes. Même si

Réal Larochelle dut mettre de côté plusieurs courts métrages en exploration musicale, son *Opérascope*, qui ratisse large et accorde une grande importance au volet québécois, est un précieux ouvrage de référence, qui éclaire le mariage de la musique et de l'image avec sa lanterne.

«La comédie lyrique était bel et bien présente au baptême du film sonore, même s'il a fallu plus d'un siècle pour le savoir», conclut dans sa postface François Thomas. Peut-être l'Amérique pondit-elle du film-opéra tout ce temps, comme monsieur Jourdain faisait de la prose: sans le savoir.

OPÉRASCOPE, LE FILM-OPÉRA EN AMÉRIQUE
Réal Larochelle
Triptyque
Montréal, 2003, 428 pages

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE DES FEMMES AU QUÉBEC

Nicole Brossard et Lisette Girouard



SÉANCES DE SIGNATURE
Sam. 15 nov. • 13 h à 14 h
Dim. 16 nov. • 14h30 à 15h30

ENTRETIEN
avec Nicole Brossard
Animé par
Gilles Archambault
Place Archambault
Dim. 15 nov. à 12 h

LA PENSÉE FÉMINISTE AU QUÉBEC, 1900-1985

Micheline Dumont et Louise Toupin



SÉANCES DE SIGNATURE
Sam. 15 nov. • 12 h à 13 h

L'HOMICIDE CONJUGAL AU FÉMININ

Sylvie Frigon



SÉANCES DE SIGNATURE
Sam. 15 nov. • 14 h 30 à 15 h 30
Dim. 16 nov. • 12 h à 13 h

TABLE RONDE
Avec Sylvie Frigon
Animée par Jean Fugère
Scène le Carrefour
Sam. 15 nov. à 12 h

NI VUES NI CONNUES ? FEMMES, VIH, MÉDIAS

Maria Nengeh Mensah



SÉANCES DE SIGNATURE
Sam. 15 nov. • 15 h 45 à 16 h 45
Dim. 16 nov. • 12 h à 13 h

LE REGROUPEMENT DES FEMMES QUÉBÉCOISES

Andrée Yanacopoulo



SÉANCE DE SIGNATURE
Sam. 15 nov. • 13 h 15 à 14 h 15

MADELEINE PARENT, MILITANTE

Sous la direction d'Andrée Lévesque



SÉANCE DE SIGNATURE
Madeleine Parent
et Andrée Lévesque
Dim. 16 nov. • 13 h 15 à 14 h 15

L'AGENDA DES FEMMES 2004

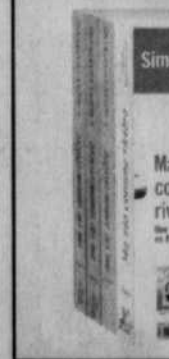
LES FEMMES ET LA PAIX



Alors qu'il est impossible de passer sous silence les guerres qui font rage sur tous les continents, nous avons choisi de parler d'espoir. Voici des textes sur l'Afghanistan, l'Afrique, l'Algérie, l'Argentine, le Congo, Haïti, l'Irak, la Palestine, le Québec, la Rwanda et un hommage à la photographe Zahra Kazemi. Pour en savoir plus et ne pas oublier, au quotidien...
Illustré • 12,95 \$

MA VIE COMME RIVIÈRE

Simonne Monet-Chartrand

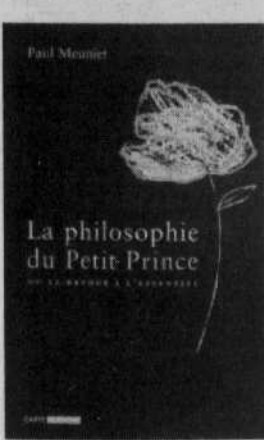


Les 4 tomes de cette autobiographie, de 1919 à 1992, sont maintenant disponibles dans un coffret. À voir, la télé-série diffusée à Télé-Québec *Simonne et Chartrand*, avec Geneviève Rioux et Luc Picard.

les éditions du remue-ménage

Salon du livre de Montréal
Stand 660 (Dimedia)

UN INCONTOURNABLE



Paul Meunier
LA PHILOSOPHIE DU PETIT PRINCE
ou le retour à l'essentiel

Ce magnifique livre met en lumière la profondeur et l'actualité du *Petit Prince*, ainsi que son art de vivre fondé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'approvisionnement, le don de soi et l'amour.

CARTE BLANCHE
Distribution Fides

296 pages • 24,95\$

CONCOURS LES MORDUS

LES GAGNANTS

Forfait Givenchy au Spa Givenchy des Trois Tilleuls
France Dumais (Montréal)

Chèque-cadeau Renaud-Bray de 250 \$
Robert Maheu (Sillery)

Chèque-cadeau Renaud-Bray de 100 \$
Michel Lamoureux (Saint-Léonard)

Abonnement de 13 semaines au Devoir
Daniel Chevrier (Montréal)
Françoise St-Martin Allard (Mont-Royal)
Sylvie Achard (Longueuil)

Un exemplaire des MORDUS 5
Suzanne Payette (Montréal)
Louise et Denis Aubin (Montréal)
Marie-Antoinette Mongeau (Laval)
Lyette Lamoureux (Mont-Royal)

À l'occasion de la parution des **MORDUS 5**, venez rencontrer **MICHEL HANNEQUART** au Salon du livre de Montréal (stand 671), le samedi 15 novembre à 16h et le dimanche 16 novembre à 15h30.

Olivieri
librairie • bistro

C'EST EN LIBRAIRIE

QU'ON TROUVE CE QUE L'ON CHERCHE

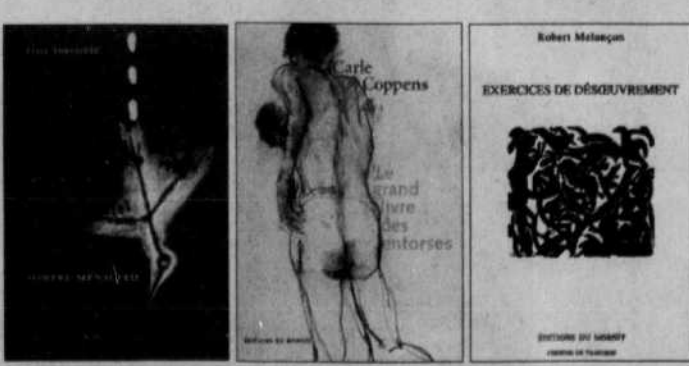
QU'ON COMMANDE CE QUI NOUS PLAÎT

QU'ON DÉCOUVRE DES MILLIERS DE LIVRES

C'EST EN LIBRAIRIE QU'ON RENCONTRE DES LIBRAIRES...

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

Prix de l'Académie des lettres du Québec
Finalistes



Élise Turcotte
Sombre ménagerie
74 pages - 14,95 \$

Carle Coppens
Le grand livre des entorses
154 pages - 24,95 \$

Robert Melançon
Exercices de désœuvrement
(coll. chemins de traverses)
114 pages - 16,95 \$

ÉDITIONS DU **NOROÏT**
30 ans de poésie
www.lenoroit.com

• SALON DU LIVRE •

Le Devoir se livre

Plusieurs collaborateurs du journal publient un livre cette saison

ULYSSE BERGERON

Le Salon du livre de Montréal est une occasion de vivre au rythme de la littérature, de découvrir de nouveaux livres et auteurs, tous genres confondus, et de se donner des idées de lecture. Encore une fois, plusieurs collaborateurs du *Devoir* publient un livre. Ils mettent en avant leur talent de romancier, d'essayiste ou de polémiste.

L'écrivain québécois d'origine irakienne Naïm Kattan est cette année un des invités d'honneur de la 26^e édition du Salon.

Depuis les années 1950, Naïm Kattan collabore aux pages culturelles du *Devoir*, en particulier pour la littérature. Reconnu et estimé dans l'ensemble de la francophonie, il publie cette année chez Hurtubise HMH un nouveau roman, *Le Gardien de mon frère*. À travers les réalités vécues par deux frères, Kattan y expose les

incertitudes contemporaines. Chez Soulières éditeur, Carole Tremblay signe *L'Affaire Borduas*. Il s'agit d'une fiction destinée aux adolescents. Dans un style efficace et concis, l'écrivaine et collaboratrice du cahier *Livres* propose une sombre aventure: le cadavre d'un professeur d'histoire de l'art est retrouvé dans les toilettes du Musée d'art contemporain. Trois jeunes tentent de comprendre ce mystérieux événement. Carole Tremblay publie également, à l'enseigne de Dominique et compagnie, deux albums s'adressant aux enfants de moins de huit ans: *Juliette, la rate romantique* (illustrations de



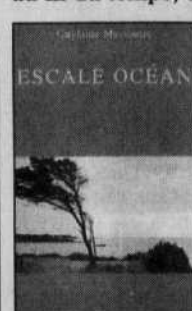
Dominique Jolin) et *Sardinette Flanellette* (illustrations de Stéphane Jorisch).

Dominique Jolin) et *Sardinette Flanellette* (illustrations de Stéphane Jorisch).

Voyages et idées

Guylaine Massoutre veille sur la littérature française au *Devoir*. Elle publie *Escale Océan* aux Éditions du Noroît. Les neuf textes qu'il contient ont d'abord été publiés dans *Le Devoir*, à l'été 2002. Elle y visite, selon sa perspective d'écrivaine, quelques lieux où ont séjourné et vécu Gabrielle Roy, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Marguerite Yourcenar, Julien Gracq, Pierre Loti, Marcel Proust, Gabriele D'Annunzio et Nikos Kazantzakis.

Pour sa part, le chroniqueur Louis Cornellier a rassemblé plusieurs de ses textes publiés, au fil du temps, dans les pages du *Devoir* ainsi que dans la revue *Combat* dont il est le rédacteur en chef. Ce recueil d'interventions critiques, publié chez Septentrion sous le titre de *À brûle-pourpoint*, parcourt différents sujets sociaux et politiques: le nationalisme québécois, la social-démocratie, la dignité humaine et la sensibilité chrétienne.

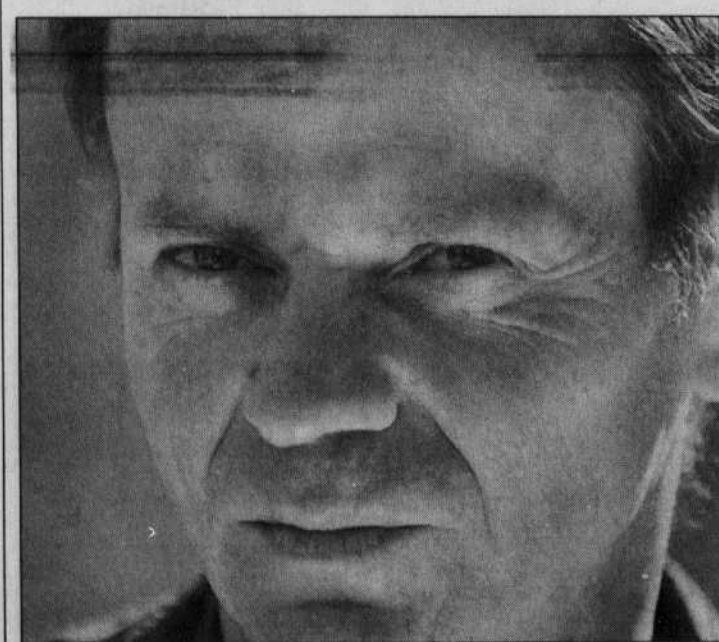


Le caricaturiste Michel Garneau occupe une place de choix dans les pages du *Devoir*. Comme chez tout bon caricaturiste, les déformations qu'il fait subir à ses personnages rendent ceux-ci plus vrais que nature. Mieux connu des lecteurs du *Devoir* sous le surnom de Garnotte, le caricaturiste rassemble pour la première fois 150 dessins éditoriaux qu'il a publiés dans nos pages au cours de la dernière année. *Les Plus Meilleures Caricatures de Garnotte en 2003* est publié aux Éditions du Concassé...

Des images qui en disent long
L'image frappe. Elle vaut, dit-on, mille mots. Dans cette perspective, on doit admettre que le photo-

graphe du *Devoir*, Jacques Nadeau, vaut à lui seul plusieurs livres. Sous le titre de *Le Québec. Quel Québec?*, cet excellent photographe du *Devoir* publie chez Fides un recueil de 87 photographies qu'il a prises au fil des années. Accompagné de commentaires signés par 41 personnalités québécoises, ses clichés font revivre les événements des dernières années.

Le chroniqueur José Blanchette s'est prêtée au jeu de réunir en un volume — *Chère Joblo* (Boréal) — quelques-unes des réponses offertes à ses lecteurs dans sa chronique hebdomadaire du *Devoir*, une chronique qu'elle a elle-même baptisée «*Maux de cœur, de cul et de cocus*». Le regard humoristique qu'elle porte sur les relations humaines fait sourire... et réfléchir. Denise Bombardier, qui ne laisse personne indifférent, regroupe dans *Propos d'une moraliste*, publié chez VLB, quelques-unes de ses chroniques du *Devoir*. Plusieurs sujets y sont abordés. Elle traite avec la fougue qu'on lui connaît des pratiques politiques, de la qualité de la langue, des codes sociaux, ainsi que de l'état actuel de l'éducation...



Jacques Nadeau

PATRICK SANFAÇON LE DEVOIR



Josée Blanchette, alias Joblo

RADIO-CANADA

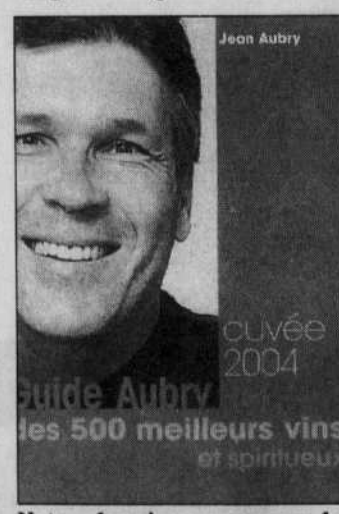
Pour comprendre les maux d'adultes

La chroniqueuse José Blanchette s'est prêtée au jeu de réunir en un volume — *Chère Joblo* (Boréal) — quelques-unes des réponses offertes à ses lecteurs dans sa chronique hebdomadaire du *Devoir*, une chronique qu'elle a elle-même baptisée «*Maux de cœur, de cul et de cocus*». Le regard humoristique qu'elle porte sur les relations humaines fait sourire... et réfléchir. Denise Bombardier, qui ne laisse personne indifférent, regroupe dans *Propos d'une moraliste*, publié chez VLB, quelques-unes de ses chroniques du *Devoir*. Plusieurs sujets y sont abordés. Elle traite avec la fougue qu'on lui connaît des pratiques politiques, de la qualité de la langue, des codes sociaux, ainsi que de l'état actuel de l'éducation...

Guide

Chez Stanké, Jean Aubry récidive encore une fois cette année avec *Le Guide Aubry des 500 meilleurs vins et spiritueux, cuvée 2004*. Dans un livre au format pratique, notre chroniqueur y recense les meilleurs produits disponibles dans les succursales de

la SAQ. Prenant en considération les différentes fourchettes de prix, ce dégustateur professionnel présente un éventail d'alcools: de l'apéro aux portos, en passant par les vins, les mousseux et les champagnes. Comme toujours, son travail apparaît intelligent et soigné.



Notre chroniqueur recense les meilleurs produits disponibles dans les succursales de la SAQ.

LIBER
LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE
ÉNAP-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)

Éthique publique « hors série »

Yves Boisvert, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon et la collaboration de Louis Côté

Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique

144 pages, 23 dollars

Livre et disque compact
Dix charmantes fables sur les animaux de la jungle

fablajimo de la jungle

Disponible en librairie dès maintenant

Venez rencontrer l'auteure Roxane Lapointe et Bernard Fortin au SALON DU LIVRE à la Place Bonaventure!

15 nov., 13h à 15h (Roxane)
16 nov., 13h à 15h (Roxane)
17 nov., 13h à 15h (Roxane et Bernard)

Narration par Bernard Fortin

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Élémentaire, mon cher!

13 au 17 novembre 2003

à la Place Bonaventure

Programme complet au SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL et sur le site Internet salondulivredemontreal.com

ADULTES 6\$ · AÎNÉS 4\$ · ÉTUDIANTS 3\$

Heures d'ouverture : Jeudi au dimanche 9 h à 22 h · Lundi 9 h à 18 h

La lecture en cadeau
Offrez un livre neuf à un enfant

La garderie LE GRAND ROULEMENT peut s'occuper des petits de 2 à 10 ans vendredi, samedi et dimanche.
Tarif horaire : 3\$

• SALON DU LIVRE •

SPORT

Les Canadiens sont (encore) là

JEAN DION
LE DEVOIR

Dans un bouquin sur l'histoire du Canadien de Montréal publié au milieu des années 80, les auteurs Chrystian Goyens et Allan Turowetz y allaient d'un avertissement: «L'histoire, écrivaient-ils en substance, c'est quelque chose qui n'est jamais arrivé, raconté par quelqu'un qui n'était pas là.» Et effectivement, les pièges sont nombreux lorsqu'on évoque le passé. C'est particulièrement vrai en sport, où la grandiloquence côtoie la légende et où les exploits grossissent à mesure que le temps passe.

Ce soir-là à Boston, ce n'est pas avec deux joueurs sur le dos que Maurice Richard, qui était

plus populaire que le pape, a marqué son but, mais avec quatre. Howie Morenz ne portait des patins que pour la parure parce qu'il volait sur la glace. Le lancer frappé de Boom Boom Geoffron suivait une trajectoire courbe parce qu'il s'approchait de la vitesse de la lumière. L'émeute du Forum a réuni plus de dix millions de manifestants. Et ainsi de suite.

Or voici venue l'occasion de démêler un peu le vécu de l'inventé. «You can look it up», disait le vieux gérant des Yankees Casey Stengel, et la vérification, il n'a sans doute jamais été possible de la faire avec autant de rigueur et de plaisir qu'en consultant *La Glorieuse Histoire des Canadiens*, que viennent de publier Pierre Bruneau et Léandre Nor-

mand aux Éditions de l'Homme. Un recueil d'histoires, de repères, de statistiques, d'anecdotes, d'illustrations, disons-le, proprement époustoufflant, qui recense année après année l'épopée de l'équipe de hockey — bientôt centenaire — la plus célébrée au monde.

Bruneau, qu'il faut bien qualifier de maniaque de hockey et du CH, affirme avoir consacré une dizaine d'années aux recherches quasi monastiques qui ont mené à la rédaction, qu'a assurée Normand, de cette encyclopédie. On le soupçonne d'exagérer. Vers le bas. La somme de renseignements que recèle *La Glorieuse Histoire* est si colossale qu'une vie entière ne semble pas de trop pour les colliger. Des renseignements connus qu'il est

agréable de se remémorer, mais aussi des trucs très rares, le nom et le numéro d'un joueur qui n'a joué que cinq minutes avec le grand club dans un match obscur, le dessin de l'uniforme porté par le Canadien pendant un seul match en 1918, une publicité mettant en vedette Pit Lépine qui annonce... les cigarettes Buckingham, des coupures de journaux d'antan qui montrent combien la langue du sport — et la façon de faire du journalisme... — a changé au fil des ans.

Le tout avec en toile de fond

la société québécoise, si entichée de «son» équipe qu'elle la sacralise: le Canadien est la Sainte Flanelle, le Forum est le Temple et Montréal est la Mecque du hockey. L'histoire du Canadien, une formation gagnante appuyée par bon nombre de gens qui se croyaient nés pour un petit pain et vivaient ses succès par procuration, «est la plus belle histoire du Québec», disait Léandre Normand. Page après page, on la retrouve, étrangement actuelle. Les auteurs ont

voulu faire un livre irremplaçable; en matière d'histoire brute, il sera en effet difficile, désormais, de faire autre chose que d'ajouter des chapitres consacrés aux années futures.

Le présent du Canadien de Montréal n'est pas particulièrement glorieux, et son avenir est lourd de points d'interrogation. Ce n'est donc pas nostalgie mal placée que d'aller fouiner dans son passé, pas parfait mais pas loin, même raconté par quelqu'un qui n'était pas là...

LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS
Pierre Bruneau et Léandre Normand
Éditions de l'Homme
Montréal, 2003, 744 pages



BIOGRAPHIE

Ceux que Johnny préfère aux Beatles

Rappel chronologique des événements petits et grands, recensement des potins, repiquages d'entrevues, les journalistes du journalisme rock à la française revisitent les Rolling Stones par le détail pour leurs 40 ans. Avec CD collector à la clé, comme de raison.

SYLVAIN CORMIER

Il y a longtemps que je les pratique, Barsamian et Jouffa. A eux deux, ensemble, séparément ou avec d'autres, ils accusent une bonne trentaine de titres, surtout des ouvrages de référence, dans le genre brique: anthologies (*L'Âge d'or de...*), encyclopédies (*... de la Black Music, ... du rock américain*), livres-anniversaires (ils n'en ratent pas un, infatigables guetteurs d'éphémérides: celui des 60 ans de Johnny, celui du demi-siècle de McCartney). J'en ai un rayon de bibliothèque dans mon p'tit centre de doc personnel. Et je ne compte pas les innombrables émissions de radio de Jouffa depuis les années 60 (c'est le Drucker de la radio nostalgique en France), dont il tire d'innombrables transcriptions pour ses bouquins. Ni les innombrables papiers de Barsamian dans la presse spécialisée, de la pionnière *Disco-Revue à Rock & Folk* et d'*Extra* jusqu'à *Jukebox Magazine*, dernier refuge des fans de Vince Taylor et de Brian Jones. Ces types sont des machines à publier, et ils se sont arrogé la plus grosse part du marché du livre de table à café destiné au boomer amateur de rock sachant lire. Race en voie d'extinction: il s'agit d'en profiter.



Les Rolling Stones, en 1964.

C'est dire à quel point ce livre a été écrit en criant binne. Avec tout ce que ces lascars ont amassé dans leur base de données, se farcir une énième bio des Stones était du tout-cuit: il n'y avait qu'à sortir l'info des chemises et la rhabiller. Travail de routine, que Barsamian et Jouffa ont effectué sans autre art que celui du patchwork compétent car la capacité d'ériger un mur de briques n'est pas affaire d'écriture mais de cimentage. Heureusement, ils ne l'ignorent pas et citent abondamment les collègues à bonne plume: ça compense. Manœuvre, Paringaux, Gorin, Reins, tous les potes à vellétés stylistiques des années *Rock & Folk* étaient ainsi leur prose méta-stonienne à pleins paragraphes, constituant une belle anthologie involontaire de l'enflure d'ego dans la critique rock française (et la cause la plus identifiable de mes propres excès dans le genre, lecteur trop assidu des susnommés dans ma jeunesse).

Tout ça ne fait pas de ce *Stones* anniversaire un mauvais livre de

plus, au contraire. Malgré le parcours de lieux communs dont l'ineffable Jouffa nous gratifie (cela commence dès l'*Intro musicale*, page 10: «*Rolling Stones. Nom magique. Stones. Nom mythique*»), malgré

l'angle franco-français pour le moins appuyé (oui, B. B. demanda «en vain» à Mick de lui écrire une chanson en 1966; oui, Johnny Hallday avoua en 1970 préférer les Stones aux Beatles «parce qu'ils sont plus agressifs») et malgré l'amour inconditionnel de vieux fans de la première heure qui mène les auteurs à affirmer, après cent ultimes pages dévolues aux tournées interchangeables des années 90, que «les Stones n'ont jamais voulu se reposer sur leurs lauriers», on obtient ce qu'il faut bien appeler un honnête livre de base sur le sujet: une somme de faits pas trop assommante, une revue de presse témoignant de toutes époques et un lot juste assez juteux de potins mondains. Saviez-vous que le bassiste Bill Wyman avait diné avec Elton John au Negresco de Nice le 6 mars 1979? Moi non plus.

On obtient aussi de la valeur ajoutée: un livret illustré de 34 pages in-

titulé *L'Album photos* ainsi qu'un CD collector, comme on dit en France, à savoir un disque boni, explicitement intitulé «80 minutes de blues aux sources des Stones», y compris des extraits d'interviews des auteurs avec Jagger, Marianne Faithfull et autres Françoise Hardy. Excités? Vous devriez. Il y a là-dessus le *Rollin' Stone* original de Muddy Wa-

ters. «*Titre mythique*», commentent les auteurs. Indéniablement.

LES STONES
40 ANS DE ROCK & ROLL
Jacques Barsamian et François Jouffa
Éditions Ramsay
Paris, 2003, 500 pages

Vizinczey : Un des grands écrivains de notre temps.

STEPHEN VIZINCZEY

Un millionnaire innocent

NOUVEAUTÉ!

PAR L'AUTEUR
D'ÉLOGE DES FEMMES MÛRES

Plus de 3 millions de lecteurs dans le monde

Un millionnaire innocent

Stephen Vizinczey

ISBN 2-268-04778-4

544 p. • 29,95 \$

ÉDITIONS DU ROCHER

Les Communications Jo Ann Champagne

Salon du livre de Montréal - stand 904

LIBER

Claude Libersan
Cette peur qui rend violent



168 pages, 21 dollars

« En matière de violence, on s'attarde presque toujours à la peur des victimes. Je me suis intéressé à celle qui s'empare des personnes qui commettent l'acte violent. »

Gilles Jobidon

La route des petits matins



vlb éditeur

Roman • 144 p. • 17,95 \$

PRIX ROBERT-CLICHE DU PREMIER ROMAN 2003

vlb éditeur

CSQ

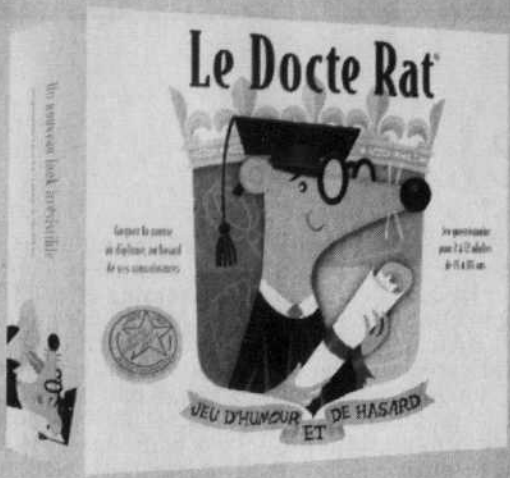
QUEBEC LOISIRS

FÉLICITATIONS À DANIELLE SIMARD

LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
Catégorie jeunesse

SOULIÈRES éditeur





FRANÇOIS THERRIEN
Le Docte Rat
Nouvelle édition

39,95 \$



Dictionnaire des synonymes et des antonymes
Nouvelle édition

18,95 \$



JACQUES NADEAU
Le Québec, Quel Québec?

29,95 \$



HENRIETTE MAJOR • PATRICE DUBUC
Le tour du monde en chansons

29,95 \$
Livre-disque



THOMAS CAHILL
Jean XXIII

24,95 \$



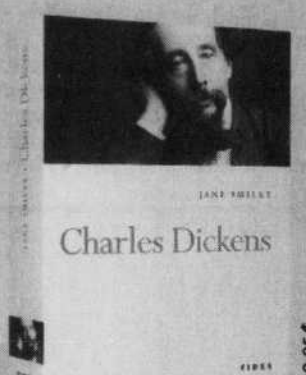
FRANCINE DU PLESSIX GRAY
Simone Weil

24,95 \$



PATRICIA BOSWORTH
Marlon Brando

24,95 \$



JANE SMILEY
Charles Dickens

19,95 \$



MICHAËL LA CHANCE
La culture Atlantide

24,95 \$



GREGORY BAUM, SHMUEL TRIGANO, SALAH STÉTIÉ
Le monothéisme
Un Dieu, trois religions

24,95 \$



Guide Vidéo et DVD 2004

17,95 \$

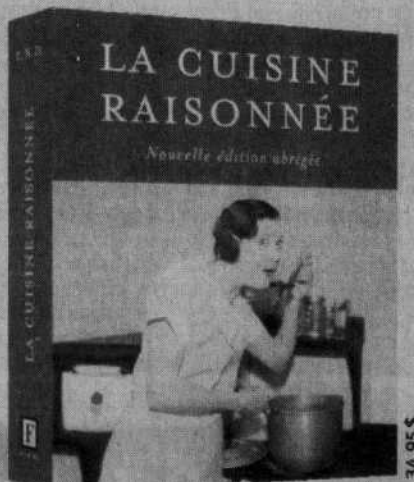


GILLES VIGNEAULT • DENIS GOUGEON
Le piano muet
Illustrations de Gérard Dubois
Finaliste au Prix du Gouverneur général 2003
Catégorie Littérature jeunesse – illustrations

24,95 \$
Livre-disque

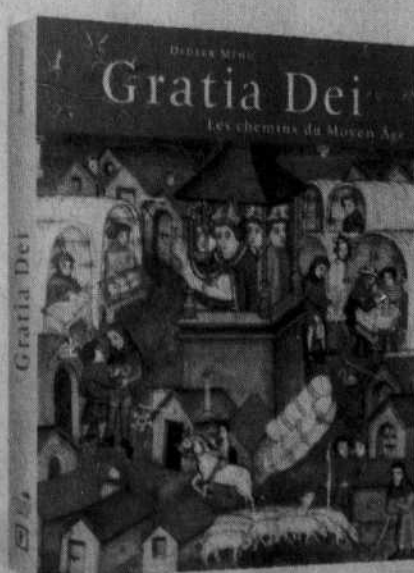
Des livres et des idées

www.editionsfides.com



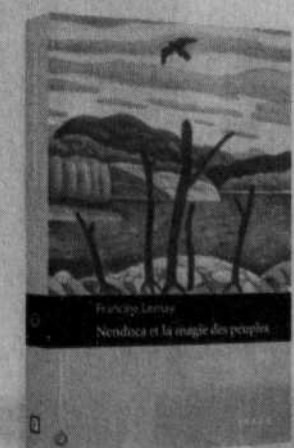
C.N.D.
La cuisine raisonnée
Nouvelle édition abrégée

34,95 \$



DIDIER MÉHU
Gratia Dei
Les chemins du Moyen Âge

34,95 \$



FRANCINE LEMAY
Nenduca et la magie des peuples

18,95 \$



CHARLES TAYLOR
La diversité de l'expérience religieuse aujourd'hui

17,95 \$ • Bellarmin



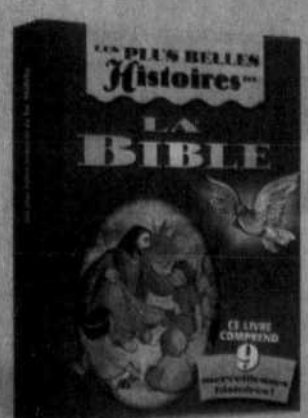
SERGE CANTIN
Nous voilà rendus au sol
Essais sur le désenchantement du monde

19,95 \$ • Bellarmin



SIMONE PACOT
Ose la vie nouvelle!
L'évangélisation des profondeurs t.3

34,95 \$



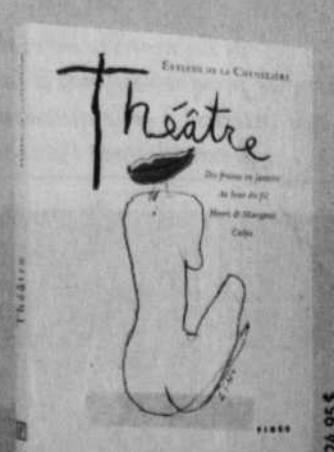
JANE BRIERLEY
Les plus belles histoires de la Bible
Coédition Fides / Tormont

9,95 \$



CHRISTINE TELLIER
Jeunesse et poésie
De l'Ordre de Bon Temps aux Éditions de l'Hexagone

24,95 \$



EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
Théâtre

24,95 \$